



HAL
open science

Empires. Conflits et combattants impériaux et coloniaux

Laurent Dornel

► **To cite this version:**

Laurent Dornel. Empires. Conflits et combattants impériaux et coloniaux. André Loez. Guerres mondiales et impériales (1870-1945), Tome 3, Passés composés; Ministère des Armées, pp.127-181, 2020, Mondes en guerre. hal-02518904

HAL Id: hal-02518904

<https://hal.science/hal-02518904>

Submitted on 28 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Laurent DORNEL, « Empires. Conflits et combattants impériaux et coloniaux », dans André Loez (dir.), *Guerres mondiales et impériales (1870-1945)*, co-édition Passés Composés et Ministère des Armées, p. 127-181, 2020.

La typologie courante des guerres distingue deux catégories principales : les guerres internationales et les guerres civiles. Dans la tradition historiographique anglo-saxonne, les guerres internationales se décomposent à leur tour en deux sous-catégories : les guerres interétatiques et ce qu'on nomme les *extra-systemic wars* (guerres hors système). Les premières renvoient à un conflit armé entre deux États appartenant à un même système géopolitique international. Les secondes opposent un État à un autre État considéré comme extérieur au système international, à ce que l'on appelait autrefois « le concert des nations » ; autrement dit, elles voient s'affronter deux entités politiques radicalement différenciées et de statut juridique international hiérarchisé. À leur tour, elles se subdivisent en deux types, la guerre impériale et la guerre coloniale. Il y a guerre impériale lorsque l'adversaire menacé est une entité politique indépendante, cherchant à maintenir cette indépendance mais pas assez puissante pour se faire reconnaître au sein du système international. La guerre est dite coloniale lorsque l'adversaire est déjà une colonie, une dépendance, ou un protectorat composé de peuples ethniquement différents, éloigné ou périphérique. Néanmoins, cette dernière distinction peut vite s'avérer contestable, d'abord parce que d'autres combinaisons typologiques sont possibles (Encadré 1), ensuite parce que certaines guerres impériales débouchent sur la formation d'un empire colonial et se transforment donc aussi en guerre coloniale.

Typologie traditionnelle	Typologie revue par M.Sarkees
I. Guerres internationales	I. Guerres interétatiques (<i>inter-state wars</i>)
A. Guerres interétatiques (<i>inter-state wars</i>)	
B. Guerres hors système (<i>extra-systemic wars</i>)	II. Guerres extra-étatiques (<i>extra-state wars</i>)
1. Guerre impériale	A. État vs acteur non étatique indépendant
2. Guerre coloniale	B. État vs acteur étatique dépendant
II. Guerres civiles	III. Guerres intra-étatiques
	A. Guerres civiles
	B. Guerres inter-communales

Source : Paul F.Diehl, 2005.

Ainsi, la guerre coloniale que l'Italie mène en Libye à partir de 1911 est à l'origine un conflit impérial l'opposant à l'empire ottoman ; la guerre sino-japonaise (1895) n'est pas une guerre coloniale, mais elle permet au Japon de se constituer, avec Formose et la Corée, des colonies qu'elle doit par la suite maintenir dans son empire au moyen d'opérations militaires relevant de la guerre coloniale.

Cette typologie récente est venue s'ajouter à d'autres définitions d'une forme de guerre particulière « qui n'est pas toujours identifiée comme telle ni consignée comme telle dans les annales historiques européennes »¹ : « petite guerre », guerre irrégulière ou de basse intensité, voire guerre asymétrique ou guérilla, etc. La guerre coloniale, en réalité, tend à se dérober à toute définition unique et n'entre jamais complètement dans quelque cadre définitoire que ce soit. Ce constat peut sembler d'autant plus étonnant qu'elle a constitué au XIX^e siècle une forme de conflit extrêmement répandue. Pour la période 1816-1899, des chercheurs comptabilisent quelque 103 guerres internationales, dont 73 sont catégorisées comme *extra-state wars*². Ces dernières, souvent des guerres coloniales, ont lieu pour près de la moitié entre 1870 et 1899 et cumulent par ailleurs le plus grand nombre de victimes. Autrement dit, au XIX^e siècle, pour les pays européens, les guerres coloniales ont été plus fréquentes que celles sur leur continent : entre 1815 et 1914, la Grande-Bretagne ne connaît qu'un seul conflit en Europe (la guerre de Crimée), mais 10 grandes campagnes en Asie et 11 en Afrique ; l'armée française n'est que très brièvement engagée en Europe (en Crimée et en Italie, contre la Prusse) alors qu'elle est présente continuellement en Afrique et en Asie ; certains pays, comme le Portugal et les Pays-Bas n'ont pas d'autres conflits que coloniaux.

Les guerres coloniales occupent donc une place particulière dans l'histoire des conflits d'une période qui correspond à l'acmé de l'impérialisme colonial. Entre 1870 et 1945, elles sont nombreuses et incessantes, ne se ressemblent pas même si toutes se rattachent au système colonial dans son ensemble et voient leur morphologie et leur nature changer : elles sont d'abord des guerres de conquêtes, puis – en raison de résistances qui jamais ne disparaissent – des phases de « pacification » pour finalement, à partir des années 1930-1940, devenir le moment premier des émancipations nationales, dans une interaction complexe avec les grandes guerres mondiales de 1914-1918 et 1939-1945, dont les empires coloniaux sont des terrains et des enjeux de premier plan.

Elles constituent ainsi des guerres assez atypiques. On s'interrogera donc sur leurs caractéristiques, leurs buts, leurs moyens, leur durée ce qui permettra de souligner que la guerre coloniale est aussi – et surtout – une guerre politique et que sa violence peut être appréhendée comme un élément matriciel de la culture de guerre³. Mais on verra ensuite que la guerre coloniale ne prend tout son sens que si elle est articulée avec l'impérialisme colonial : elle reflète à la fois la complexité de la « situation coloniale » (Georges Balandier) et le fonctionnement des empires en partie déterminés par la question de la race. Enfin, les guerres coloniales ont pour effet de modifier non seulement les grands conflits que se livrent les États-Empires – ou auxquels participent ces derniers – au cours

¹ Henri WESSELING, *Les empires coloniaux européens 1815-1919*, Paris, Gallimard, Folio, 2009.

² Meredith Reid SARKEES, Frank Whelon WYAMAN et J. David SINGER, « Inter-State, Intra-State, and Extra-State Wars: A Comprehensive Look at Their Distribution over Time, 1816-1997 », dans Paul F. DIEHL (ed.), *War*, 6 vol., London, Sage Library of International Relations, 2005.

³ On emploie ici une notion qui fait débat dans l'historiographie. Cf. l'introduction générale du volume.

de la première moitié du ^{xx}e siècle, mais encore de transformer parfois en profondeur les métropoles.

1. Entre 1870 et 1945, des guerres nombreuses et incessantes

Des précédents anciens à la rupture de la révolution industrielle

Si la période 1870-1945 représente l'apogée du fait colonial un peu partout dans le monde, il y a eu néanmoins des guerres coloniales au cours des décennies précédentes. Ainsi la Guerre de Java (1825-1830), que les Indonésiens nomment la Guerre de Diponegoro, a fait près de 200 000 morts. Entre 1830 et 1856, sous l'effet des opérations militaires conduites notamment par Bugeaud (1784-1849), la population algérienne serait passée de 3 millions d'habitants à 2,3 millions. Au mitan du siècle, l'industrialisation donne aux puissances occidentales de nouveaux moyens financiers, économiques et techniques, ce qui se traduit par un mouvement d'expansion assez général comme en **témoigne** l'envoi par les États-Unis d'une escadre au large du Japon en 1854 et, en 1856, d'une force franco-britannique en Chine (pillage et occupation de Pékin, puis traités de Tianjin, anciennement Tien Tsin, en 1858). La Grande-Bretagne, qui a organisé la première Exposition universelle en 1851, est à la tête du plus vaste empire constitué d'une part, de Dominions – colonies de peuplement blanc bénéficiant d'une grande autonomie comme le Canada, qui obtient ce statut en 1867 – et, d'autre part, de colonies dans les Caraïbes, en Amérique du Sud (Guyane britannique, Falklands), en Afrique (Gambie, Sierra Leone, Gold Coast) et en Asie méridionale. L'Inde, principale colonie asiatique, voit d'ailleurs alors son statut changer. En effet, en 1857, éclate l'importante mutinerie des Cipayes, soldats musulmans et hindous recrutés localement et au service de la Compagnie anglaise des Indes Orientales à laquelle le gouvernement britannique avait confié la gestion de l'Inde. La transformation de la mutinerie – réprimée avec une férocité inouïe – en insurrection populaire conduit la Grande-Bretagne à gouverner désormais directement l'essentiel de la colonie, tout en maintenant son contrôle indirect, par protectorat, sur des centaines d'États princiers comme Hyderabad ou le Sikkim.

De son côté, la France poursuit sous le Second Empire son expansion coloniale en Afrique de l'Ouest avec Faidherbe, et en Asie avec l'établissement du protectorat sur l'Indochine dont Francis Garnier est l'un des artisans. L'Algérie est certes assez largement conquise, mais s'y manifestent encore de puissantes résistances comme l'attestent les révoltes kabyles de 1857 et 1871 et l'insoumission de l'ensemble du Sahara. Si, à la fin des années 1870, l'empire colonial atteint presque 5 millions de kilomètres carrés (un million en 1851), il n'existe pas pour autant de réelle politique coloniale en France, ni ailleurs en Europe au demeurant. Les Pays-Bas, présents en Afrique avec quelques implantations sur la côte de Guinée, ont tant bien que mal réussi à conserver leurs possessions asiatiques, les Indes néerlandaises, mais doivent à nouveau, à partir de 1873, affronter une révolte

(début de la guerre d'Aceh). L'Espagne ne détient plus que Cuba, Porto Rico et les Philippines ; le Portugal, après la perte du Brésil en 1825, ne détient plus que quelques possessions disséminées en Asie (Goa, Macao, Timor oriental) et en Afrique (Cap-Vert, Sao Tomé et Príncipe, et essentiellement des villes portuaires en Guinée-Bissau, Angola et Mozambique).

Les années 1880, un tournant décisif

À partir des années 1880, s'amorce un puissant mouvement d'expansion coloniale. Avec l'avènement progressif d'une nouvelle configuration du capitalisme – une première mondialisation selon Suzanne Berger⁴ – se déploie une forme inédite d'impérialisme qui se nourrit du darwinisme social et promeut l'idée d'une histoire conçue comme une lutte des races. En témoignent les ouvrages de Charles Dilke (*Greater Britain*, 1868), de John Seeley (*The Expansion of England*, 1883) ou de James Froude (*Oceana*, 1886) ainsi que les parcours et les prises de positions de Joseph Chamberlain, Rudyard Kipling ou encore Cecil Rhodes. Pour la France, Paul Leroy-Beaulieu fixe la matrice de la doctrine coloniale dès 1874 dans son ouvrage *De la colonisation chez les peuples modernes* qui connaît sa sixième édition en 1908. Enfin, depuis la guerre franco-prussienne, un nouveau système de relations internationales organise l'Europe, dominé par Bismarck jusqu'aux années 1890, lequel encourage la France et la Grande-Bretagne à se lancer à nouveau dans les entreprises coloniales. Les principales puissances d'alors s'accordent globalement sur le partage de l'Afrique et de l'Asie, qu'entérinent le plus souvent des conférences internationales (Berlin 1884-1885, Algésiras 1906). De tout cela, découle un puissant mouvement de colonisation. Entre 1880 et 1914, la superficie théorique des colonies européennes double, passant de 24,5 à plus de 50 millions de km². Désormais, une personne sur trois dans le monde subit la domination coloniale. Ces vastes empires coloniaux ont été constitués au moyen d'achats ou de marchandages diplomatiques mais résultent le plus souvent de guerres coloniales très nombreuses.

Des tentatives ont été faites pour dénombrer ces guerres coloniales (tableau 2), mais, comme le signale H. Wesseling⁵, elles omettent une série d'incidents, d'opérations, d'accrochages qui ont lieu à la même période, comme les guerres coloniales portugaises. Entre 1871 et 1914, on pourrait en fait dénombrer 23 guerres et campagnes coloniales pour la Grande-Bretagne, 40 pour la France et 32 pour les Pays-Bas, ces trois nations étant les puissances coloniales majeures. Mais là encore, à cette centaine d'opérations militaires, il faudrait ajouter celles menées par l'Allemagne, l'Espagne, le Portugal et l'Italie, sans oublier le Japon et les États-Unis. L'expansion coloniale n'est pas pour autant réductible à ces affrontements. Ces derniers ne sont que les manifestations les plus spectaculaires de l'expansion occidentale et, pour cette raison, ont frappé l'imagination du public. Par ailleurs, en amont ou en aval de ces conflits, d'autres formes de violences comme

⁴ Suzanne BERGER, *Notre première mondialisation. Leçons d'un échec oublié*, Paris, Le Seuil, 2003.

⁵ Henri WESSELING, *Colonialisme, impérialisme, décolonisation. Contributions à l'histoire de l'expansion européenne*, L'Harmattan, 2013.

les incendies de villages, les razzias, etc. existent et caractérisent la « pacification » de l'Asie et de l'Afrique ».

Au Tanganyika, les Allemands mènent 84 opérations militaires entre 1888 et 1902, avant les guerres Maji-Maji de 1906-1907 qui mettent fin à la résistance contre la colonisation. En réalité, il faut envisager la conquête et la mise au pas de l'Afrique – et aussi de l'Asie – comme un processus de longue durée, la guerre proprement dite étant peu séparée de brutalités militaires plus routinières et de plus basse intensité.

Principaux conflits coloniaux	« Petites guerres coloniales »
Guerre d'Aceh (1873-1878/1903).	Guerre d'Achanti (1873)
2 ^e guerre d'Afghanistan (1878-1880)	1 ^{ère} Guerre du Transvaal dite aussi des Boers (1881)
Guerre des Zoulous (1879)	Guerre anglo-égyptienne (1882)
Guerre franco-indochinoise (1882-1884)	Guerre anglo-birmane (1885)
Guerre des Mahdistes (1882-1885)	Guerre « belgo »-arabe (1892-1894)
Guerre de Madagascar (1894-1895)	Guerre des Herero (1904-1907)
Guerre de Cuba (1895-1898)	Guerre Maji-Maji (1906-1907)
Guerre italo-éthiopienne (1895-1896)	
1 ^{ère} guerre des Philippines (1896-1898)	
2 ^e guerre des Philippines (1899-1902)	
Guerre sud-africaine (1899-1902)	

Source : H.Wesseling, 2013.

Pour l'essentiel, les conquêtes coloniales sont réalisées en une vingtaine d'années, entre 1881-1882 (Protectorat sur la Tunisie et intervention britannique en Égypte) et 1902 (paix de Vereeniging qui met fin à la guerre en Afrique du Sud). Il reste certes à la France à s'emparer du Maroc, mais « ce n'est plus qu'un épilogue » (Wesseling). À la veille de la Première Guerre mondiale toute l'Afrique est colonisée, à l'exception du Liberia et de l'Éthiopie ; c'est le cas également de l'Asie où quelques pays seulement, constituant souvent des États tampons entre empires, ont échappé à l'emprise coloniale (Thaïlande, Afghanistan, Japon). La Chine demeure juridiquement un État souverain, mais a dû consentir depuis les années 1830 à plusieurs « traités inégaux » qui ont accordé à de nombreux États occidentaux des concessions et des territoires à bail. Dans les faits, l'Empire du Milieu est devenu une semi-colonie.

LES GUERRES COLONIALES DES VIEUX EMPIRES

Au début des années 1880, certains pays européens disposent déjà d'une longue pratique des guerres coloniales. C'est le cas de la France, où l'avènement de la III^e République va de pair avec l'expansion coloniale, non sans débats au demeurant. Les opérations militaires concernent trois zones principales : l'Afrique subsaharienne, l'Indochine et la Nouvelle-Calédonie.

En Afrique de l'Ouest, on retient deux guerres coloniales majeures, commencées sous le Second Empire. En 1864, à la mort du chef toucouleur El Hadj Omar, son fils, Ahmadou, établi à Ségou sur le Niger, dirige la lutte contre les Français. Commence alors un conflit de près de trente ans. Si des accords sont parfois signés (en 1880, avec Gallieni), les opérations militaires successives conduisent à la défaite définitive d'Ahmadou, décédé en 1893, et à la décomposition de l'empire toucouleur. L'autre conflit concerne le vaste empire Wassoulou de Samori Touré, aux confins de la Guinée et de l'actuel Mali. Dans un premier temps, Samori compose avec les Français, avec qui il signe deux traités en 1887 et 1891. Mais bientôt commence une longue guerre de sept ans, pendant laquelle Samori pratique une guerre de mouvement à la tête d'une armée bien organisée et équipée de plus de 35 000 hommes, ce qui, au passage, distingue quelque peu ce conflit de la « petite guerre » qui, pour reprendre la définition qu'en donnait le colonel britannique Charles Edward Callwell, oppose « une armée régulière à des forces armées irrégulières » (*Small Wars, their principles and practice*, 1896, plusieurs fois réédité). Il pratique la tactique de la terre brûlée tout en reconstituant toujours son empire malgré les attaques françaises. Il finit par être capturé en 1898 et déporté au Congo où il meurt deux ans plus tard.

Le Petit Journal

Le Petit Journal
CHACUN JOUR 5 CENTIMES
Le Supplément illustré
CHACUN SEMAINE 5 CENTIMES

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ
Huit pages : CINQ centimes

ABONNEMENTS

	UN AN	UN AN
PARIS ET PETIT ET OISE	2 fr.	3 fr. 50
ÉTRANGER	2 fr.	4 fr.
ÉTRANGER	2 fr. 50	5 fr.

Neuvième année DIMANCHE 30 OCTOBRE 1893 Numéro 415



Capture de Samory par le lieutenant Jacquin

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Dans le Golfe du Bénin, la résistance à la conquête française s'incarne dans la figure de Béhanzin, roi du Bénin à partir de 1889, qui finit par se rendre en 1894, avant d'être déporté en Martinique puis en Algérie. Enfin, au Soudan central, on compte trois grandes expéditions, celles du commandant Lamy (1898-1899), de Say (mission Voulet-Chanoine en 1899) et du Gabon (mission Gentil). Au large de la côte orientale, la France lance une grande expédition sur l'île de Madagascar. Une première guerre franco-malgache se termine par le traité de 1885 au terme duquel la France impose un protectorat contesté

par la reine Ranavalona, ce qui justifie aux yeux des Français l'envoi en 1894 d'une seconde expédition militaire. L'année suivante, la reine se voit imposer un nouveau protectorat qui suscite de nouvelles résistances que Gallieni est chargé de vaincre. Il renverse la monarchie, dépose la reine qu'il exile à La Réunion (1897) puis à Alger. Commence alors une décennie de « pacification ».

À partir de 1882, la III^e République décide également de prendre le contrôle de l'Indochine, administrée depuis 1867 par des officiers de marine et en quelque sorte autogérée. Elle organise donc l'expédition du Tonkin dont Charles Fourniau a montré qu'elle est pour la France la plus grande entreprise coloniale avant 1914, tant par la taille de la population concernée que par celle de la force expéditionnaire (40 000 hommes) et ses effets sur la politique en métropole (la chute de Jules Ferry)⁶. Le pays est à feu et à sang jusqu'à l'arrivée de Gallieni (1892), rejoint par Lyautey (1894) qui, sous la houlette du gouverneur général Jean-Marie de Lanessan, achèvent la conquête (1897).

Le cas de la Nouvelle-Calédonie est un peu différent. Au départ, il s'agit d'une colonie pénitentiaire dans laquelle les autochtones, les Kanaks, se révoltent en 1878. Ici, la guerre coloniale – sept mois d'opérations militaires – ne sert pas la conquête mais vise au maintien de la domination. C'est le cas aussi pour l'Espagne à Cuba : d'abord, au cours de la Guerre de Dix Ans (1868-1878) puis, pendant le conflit qui l'oppose à l'insurrection lancée par José Martí. Entre 1895 et 1897, la guerre provoque la mort de 200 000 personnes sur l'île. En réalité toutefois, la défaite qu'elle y subit face aux États-Unis (1898) montre que l'Espagne a cessé de constituer une puissance coloniale, comme en témoignent également ses difficultés aux environs de Melilla en 1909 et l'absence, jusqu'en 1910, de forces militaires spécifiques. Jusqu'à cette dernière date, elle ne peut compter que sur les conscrits, ce qui n'est guère suffisant pour s'engager dans de nouvelles guerres coloniales.

Tout aussi défensives et meurtrières sont les guerres que les Pays-Bas conduisent dans les Indes néerlandaises où ils sont présents depuis longtemps. Se succèdent alors révoltes locales – qui font parfois reculer les colonisateurs – et expéditions punitives visant à terroriser les populations civiles. En mars 1898, un tournant s'opère avec l'arrivée d'un nouveau gouverneur d'Aceh, J.B. van Heutsz, qui reste jusqu'en 1904. Les troupes néerlandaises sont désormais mieux armées et mettent en œuvre une nouvelle tactique qui s'appuie sur les petites unités d'élite. En 1901, la plus grande partie d'Aceh est soumise. Le reste des résistants se retire dans l'intérieur montagneux avant d'être soumis par le général van Daalen au terme d'une des pires campagnes de terreur qui a coûté la vie à un tiers environ de la population, épisode sanglant qui marque la fin officielle de la guerre en 1903.

⁶ Charles FOURNIAU, « Colonial Wars before 1914: the Case of France in Indochina », dans J.-A. DE MOOR & H.L.WESSELING, *Imperialism and War. Essay on colonial wars in Asia and Africa*, Leiden, Brill, 1989, p.72-86. Voir également, *Vietnam. Domination coloniale et résistance nationale (1885-1914)*, Paris, Les Indes Savantes, 2002.

Comme les Français, les Britanniques mènent des guerres coloniales en Asie et, surtout, en Afrique. Leur emprise sur l'Inde se renforce – en 1877, Victoria devient impératrice des Indes – et leur intérêt les pousse à élargir leur domination dans la région. L'impasse de la seconde guerre afghane (1878-1880) n'est évitée que grâce à la décision d'évacuer prise par Gladstone. En revanche, ils interviennent militairement en Birmanie (1885-1891). Mais c'est en Afrique qu'ils sont les plus actifs. En septembre 1882, Wolseley soumet rapidement l'Égypte, dont la pacification est réalisée par Baring, le tout-puissant « agent et consul général » jusqu'en 1907. La révolte des Mahdistes au Soudan – qui a vu le général Gordon et ses hommes massacrés en 1885 – est finalement matée par Kitchener lors de la grande bataille d'Omdurman, le 2 septembre 1898. Du côté des Mahdistes, on dénombre 11 000 morts et 16 000 blessés, tandis que les Britanniques n'ont perdu qu'une soixantaine d'hommes, dans une asymétrie des pertes caractéristique et sur laquelle on reviendra. En Afrique Occidentale, sur la Gold Coast, les Anglais livrent de nombreuses batailles contre les Ashanti (1896, 1900) dont le territoire n'est annexé qu'en 1901 tandis que Frederick Lugard achève la pacification du Nigeria. Mais les plus grandes difficultés se manifestent dans la partie australe du continent africain. D'abord face aux Zoulous, qui humilient les Britanniques lors de la bataille d'Isandhlwana (22 janvier 1879) ; ensuite face aux Boers, descendants de colons d'origine néerlandaise, allemande et française. Deux guerres (1881, 1899-1902) sont nécessaires pour intégrer de force les républiques Boers dans la vaste fédération sud-africaine voulue par Londres. Si les Britanniques l'emportent assez aisément dans les batailles à la régulière, en revanche ils doivent affronter une longue guérilla. Parmi les guerres coloniales, celle des Boers revêt un caractère assez exceptionnel en ce qu'elle n'a pas la dimension raciale qui est généralement l'une de ses caractéristiques majeures puisqu'elle oppose des Britanniques et des descendants de colons européens, contre lesquels de nouvelles formes de violence (camps de concentration) sont expérimentées.

How Lord Roberts spells BOVRIL

Careful examination of this Map will show that the route followed by Lord Roberts in his historical march to Kimberley and Bloemfontein has made an indelible imprint of the word Bovril on the face of the Orange Free State.

This extraordinary coincidence is one more proof of the universality of Bovril, which has already figured so conspicuously throughout the South African Campaign.

Whether for the Soldier on the Battlefield, the Patient in the Sick-room, the Cook in the Kitchen, or for those as yet in full health and strength at home,

BOVRIL IS LIQUID LIFE.

March 29. 1900.

© Bodleian Library, University of Oxford 2008. John Johnson Collection: Patent Medicines 1 (60a)
Copyright © 2008 PatGenet LLC. All rights reserved.

Publicité britannique de mars 1900 qui montre deux des obsessions des contemporains : le suivi sur les cartes des progressions guerrières dans les possessions lointaines (ici, la colonne de Lord Roberts durant la guerre de Boers, dont le trajet reprend supposément le nom d'un produit à base d'extrait liquide de bœuf) ; l'usage publicitaire de la gloire militaire

© Bodleian Oxford / <https://britishempireatwar.org/>

Enfin, parmi les vieilles puissances coloniales, le cas du Portugal est assez singulier. À partir des années 1870, ce pays s'engage dans la constitution de son « troisième empire colonial » au prix de très nombreuses opérations militaires. En réalité, jusqu'au début des années 1920, ce pays a mené une guerre coloniale quasi permanente qui lui a permis de plus ou moins contrôler un empire de plus de 2 millions de km². Du Mozambique à l'Angola en passant par la Guinée, les possessions portugaises ont été les plus longues à pacifier. À lui seul, le Sud-Angola est « la poire d'angoisse des Portugais »⁷ qui y conduisent au minimum 45 expéditions et opérations diverses de 1881 à 1916. À quoi s'ajoute l'invasion par des forces allemandes venues du sud en 1914, qui conduit à un désastre lors du combat de Naulila, le 18 décembre 1914, ce qui oblige l'année suivante à mobiliser un corps expéditionnaire métropolitain de plus de 7500 hommes. Cette troupe, dirigée par le général Pereira de Eça, parvient à briser la résistance de Mandume, dernier roi indépendant de l'Ovambo, lors de la bataille de Môngua (17-20 août 1915). Méconnue,

⁷ René PELISSIER, *Les campagnes coloniales du Portugal, 1844-1941*, Paris, Flammarion, 2004.

il s'agit de la plus grande bataille rangée de l'histoire coloniale après celles d'Adoua (cf. ci-dessous) et de Isandhlwana. La dernière campagne portugaise en Afrique est celle de l'île de Canhabaque au large de la Guinée (1936). Quelques années auparavant, les Portugais avaient finalement vaincu la résistance des Namarras au Mozambique et, en Asie, imposé leur fêrule au Timor (1912).

NOUVEAUX VENUS : BELGIQUE, ALLEMAGNE, ITALIE, JAPON

La Belgique ne participe que tardivement à la grande curée coloniale, et dans des conditions très particulières. La conquête et la « pacification » – qui se déroulent sur une vingtaine d'années – ne sont pas réalisées par des guerres coloniales classiques, mais au moyen d'une stratégie d'appropriation privée progressive confiée par Léopold II (1835-1909) à des hommes de confiance comme l'anglais Henry Morton Stanley. Léopold a créé en 1885 l'Association Internationale du Congo, qui devient en 1886 l'État indépendant du Congo. Ce n'est qu'en 1908 que cet immense territoire, grand comme la moitié de l'Europe, est annexé officiellement à l'État belge. Ce processus d'appropriation a suscité de nombreuses révoltes, réprimées par la « Force publique » qui comptait autour de 20 000 hommes.

On retrouve un peu la même stratégie dans le cas de l'Allemagne, longtemps rétive également à la colonisation. En Afrique orientale, c'est une compagnie commerciale (*Deutsche Ost-Afrika Gesellschaft*) qui administre un vaste territoire, suscitant des révoltes des populations locales à partir de 1888. Le gouvernement allemand intervient une première fois, puis de manière encore plus brutale en 1905, à l'occasion de « la plus grande révolte de l'histoire coloniale de l'Afrique »⁸ qui dure de juillet 1905 à octobre 1907 et mobilise plus d'une vingtaine d'ethnies contre la culture obligatoire du coton et le travail forcé. Les troupes allemandes, composées de 2500 hommes dont quelques centaines de Soudanais, répriment féroce, brûlant systématiquement les villages et les récoltes, massacrant les populations réputées rebelles. La répression, la famine et les épidémies qui s'ensuivent, auraient provoqué au moins 120 000 morts. La présence allemande est également contestée dans ses territoires du Sud-Ouest africain où vivent trois ethnies principales : les Herero, les Nama et les Ovento. Si, dans un premier temps, les gouverneurs allemands parviennent à faire reconnaître le protectorat, et même à intégrer les guerriers de Witbooi dans son armée coloniale, la colonisation accrue de la région provoque des déséquilibres profonds, et, à partir de 1904, le soulèvement de l'ethnie Herero est réprimé lors de la bataille de Hamakari. Les survivants fuient dans le désert où ils meurent de faim.

Comme l'Allemagne, l'Italie, essentiellement occupée à sa propre construction nationale auparavant, se lance dans la course coloniale à la fin du XIX^e siècle. Entre 1882-1885, elle constitue une première colonie, l'Erythrée, puis, en 1887, établit un protectorat sur la côte orientale de l'Afrique entre Kismayo et le Cap Guardafui (le futur Somaliland

⁸ H. WESSELING, 2009, *op.cit.*

italien). Mais dès 1887, elle doit affronter de fortes résistances (défaite italienne de Dogali, 1887). En 1895, l'empereur Ménélik II déclare la guerre à l'Italie. Cette dernière dispose sur place d'une force importante : près de 18 000 hommes dont plus de 10 000 Européens, auxquels toutefois le Négus oppose près de 100 000 guerriers. Les Éthiopiens remportent une victoire écrasante à Adoua (1^{er} mars 1896) et éliminent plus de la moitié du contingent italien. C'est l'un des plus grands désastres subis par une puissance coloniale. En 1911, l'Italie profite de l'affaiblissement de l'Empire ottoman pour s'emparer de la Tripolitaine. La conquête – limitée pour l'essentiel au littoral – rencontre de sérieuses difficultés (résistances, grand soulèvement en 1915). L'arrivée au pouvoir des fascistes accentue la violence initiale qui caractérise la colonisation italienne. Ainsi, en 1928, les opérations en Cyrénaïque sont marquées par l'usage intensif du bombardement aérien avec des gaz asphyxiants, frappant indistinctement civils et combattants. Ici aussi, on trouve l'usage des camps de concentration : 16 sur la côte de la Cyrénaïque à partir de 1933, dans lesquels on enferme environ le tiers des habitants de la région. Entre 40 000 et 70 000 n'en reviendront pas. Enfin, autre disposition assez nouvelle : le bouclage de la frontière par un barrage de fils de fer barbelés de 270 km de long. La dernière grande guerre coloniale italienne concerne l'Éthiopie, à partir de 1935. Mais il s'agit, en réalité, davantage d'une opération de politique intérieure destinée à relancer le régime fasciste. L'expédition italienne compte 500 000 hommes, 90 000 animaux de bât, 14 000 véhicules, 10 000 mitrailleuses, 1100 camions et 350 avions. En sept mois, la campagne est achevée. Conscient que la pacification n'est pas stabilisée, Mussolini, en juillet 1936, donne l'ordre d'engager une politique systématique de terreur et d'extermination contre les rebelles qui continuent malgré tout de résister jusqu'en 1941. Les historiens italiens comme G. Rochat soulignent un déchaînement assez unique de violence dans l'histoire des guerres coloniales⁹.

Dans ce tour d'horizon des guerres coloniales, reste le cas assez particulier du Japon, puissance dont l'impérialisme ne cesse de s'affirmer à partir des années 1890. Si les guerres contre la Chine (1895) et la Russie (1904-1905) ne sont pas des guerres coloniales, en revanche, elles permettent à Tokyo de se doter de véritables colonies, Taiwan d'abord (1895), la Corée ensuite (1905-1910), dont la conquête est marquée par de très grandes violences. On estime que 0,5 % des Coréens et 1 % des Taiwanais ont péri soit dans les combats, soit dans les massacres de civils qui les accompagnent. Le premier gouverneur Masatake cherche clairement à instaurer une économie coloniale au service de l'économie japonaise. Assez rapidement, le gouvernement général s'approprie les terres appartenant à l'ancienne cour royale et celles dont la propriété n'a pu être dûment enregistrée. Ces terres sont distribuées aux colons japonais ou données en métayage aux Coréens par le biais de la Compagnie orientale de colonisation. Un grand nombre de Coréens, dépossédés, émigrent en Mandchourie. À Taiwan, la résistance est moindre, si bien que la campagne de pacification ne dure « que » six mois.

⁹ Giorgio ROCHAT, *Les guerres italiennes en Libye et en Ethiopie : études militaires 1921-1939*, Paris, Service Historique de l'Armée de l'Air, 1991.

Du tournant de la Grande Guerre à l'apogée colonial

Dans l'histoire des guerres coloniales, la Première Guerre mondiale constitue un tournant important. Elle reconfigure « la place des colonies dans le système impérial et celle de leurs populations au sein des sociétés coloniales »¹⁰. D'abord – on y reviendra plus loin – parce que les territoires coloniaux forment un enjeu géopolitique majeur. Les premières confrontations armées entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne ne se déroulent pas en Europe mais en Afrique : dès le 6 août 1914, les Français envahissent le Togoland allemand à partir du Dahomey, suivis par les Anglais une semaine plus tard. Ashley Jackson souligne à juste titre que « de ses débuts jusqu'à sa fin, la Première Guerre mondiale fut un conflit impérial et global. La guerre de l'Empire britannique commença et s'acheva en Afrique »¹¹. L'autre raison est que les colonies ont massivement participé au conflit, fournissant à l'Entente des millions de soldats et de travailleurs, mettant à sa disposition d'importantes ressources économiques et financières. Jusqu'à présent, les colonies étaient des terrains d'affrontement entre les empires, elles étaient mises à contribution par ces derniers sous la forme, notamment, des troupes auxiliaires ou « indigènes ». Désormais, à l'exception des pays neutres (Espagne, Portugal jusqu'en 1916, Belgique, Pays Bas), elles sont au service de ces empires, mais sur le sol européen voire sur d'autres théâtres d'opération, comme la Mésopotamie pour les soldats de l'Inde britannique.

¹⁰ Julie D'ANDURAIN, « Introduction », « Les Empires dans la Grande Guerre », *Outre-Mers. Revue d'histoire*, T. 104, n° 390-391, 2016.

¹¹ *The British Empire and the First World War*, New York, Routledge, 2016.



Appel dans un camp de travailleurs chinois, Samer (Pas-de-Calais), mai 1918, photo officielle britannique ; coll. BDIC / L'Argonnaute, VAL 310/139

La Grande Guerre ne met pourtant pas fin aux opérations militaires coloniales. La conscription suscite parfois de très fortes résistances. Ainsi, à Singapour, possession britannique, le 5^e Régiment d'infanterie se révolte en février 1915, les mutins tuent certains de leurs officiers ainsi que des Européens, et s'enfuient dans la jungle. Rattrapés, 43 d'entre eux sont exécutés. Entre 1915 et 1918, les Français doivent faire face à trois soulèvements en AOF, un en Algérie et une véritable guerre au Maroc et dans le désert nigérien. En AOF (Haut-Sénégal, Niger), la répression de mouvements de protestation contre la conscription aurait provoqué la mort de 30 000 personnes. Au Sahara, la pacification dure jusqu'en janvier 1918, mais les opérations jusqu'à la fin des années 1920 pratiquement. Au Maroc, la France subit une grave défaite à El-Herri non loin de Khenifra (novembre 1914) et connaît des difficultés dans le Tafilalet. Les guerres du Maroc ont été meurtrières : entre 1907 et 1925 (c'est-à-dire avant la guerre du Rif), la France y a perdu plus de 12 500 hommes.

Selon F.Cooper, la Première Guerre mondiale a donné « aux populations des colonies françaises et britanniques des Caraïbes, d'Afrique et d'Asie l'occasion d'obtenir quelques concessions de gouvernements qui avaient absolument besoin de leur participation dans l'armée et dans la production civile – ce qui donna naissance à une propagande sur la

contribution loyale des colonies à l'empire »¹². Mais l'entre-deux-guerres est marqué par un retour en arrière, parce que les autorités coloniales redoutent que les populations, au nom de « l'impôt du sang », ne revendiquent des droits dont bénéficient seulement les citoyens. Cette période constitue un tournant important. D'une certaine manière, l'expression « guerre coloniale » désigne de moins en moins des opérations de pacification, et de plus en plus la répression des mouvements de protestation des populations colonisées revendiquant leur autonomie ou leur indépendance au nom du principe d'autodétermination consacré par le président Wilson en 1918. Les guerres coloniales deviennent, en réalité, des guerres nationales.

Les guerres coloniales : des guerres nationales

En Corée, la terrible répression des manifestations populaires pacifiques de mars 1919 [mouvement du 1^{er} Mars] qui mobilisent au moins 2 millions de personnes partout dans le pays constitue un point culminant. La résistance à la colonisation japonaise a pris la forme d'un mouvement national. La domination coloniale s'adoucit alors, mais se durcit à nouveau au cours des années 1930. Au Maroc, les Français n'affrontent pas une simple « rébellion » mais, comme le comprend Lyautey, « un État musulman indépendant et modernisé » dont la naissance est proclamée par Abd-el-Krim au début 1923. Les moyens mis en œuvre par Paris sont les plus considérables jamais engagés sur un théâtre colonial : 154 000 hommes, dont 100 000 combattants, 20 escadrilles d'avions dont des bombardiers lourds, des bataillons de chars légers et de l'artillerie de tout calibre. En septembre 1925, Pétain remplace Lyautey ; sa conduite des opérations s'inspire directement de l'expérience de la Grande Guerre. Cette guerre du Rif, limitée toutefois au nord de l'Empire chérifien, combine une action à la fois militaire et politique. Si Abd-el-Krim est défait, il n'en apparaît pas moins comme un précurseur des luttes de libération nationale : il a su jouer du volet diplomatique et de la presse internationale pour attirer l'attention sur sa cause. Pour autant, la fin de la guerre du Rif ne signifie pas la mise au pas de tout le territoire, qui n'est effective qu'après la réduction des résistances dans le Sud marocain (chute du djebel Sagho en 1933, dernières opérations en janvier 1934 dans l'Anti-Atlas).

Au même moment, l'Indochine connaît un grand mouvement de protestation au printemps 1926, puis une véritable explosion révolutionnaire pendant la période 1929-1932, sous l'impulsion notamment du VNQZD (Viet Nam Quoc Zan Dang, parti socialiste révolutionnaire) et d'un petit groupe d'hommes menés par Ho Chi Minh. Début 1930, à Yen Bay, le VNQZD lance un appel au soulèvement général féroce réprimé en deux semaines (plus de 1000 accusés, près de 600 condamnations à de lourdes peines de prison, 80 exécutions dont celle de Nguyen Thai Hoc). Mais cette répression, aussi efficace soit-elle, ne parvient pas à empêcher en 1931-1932 l'affirmation d'un puissant mouvement de contestation populaire (grèves, manifestations paysannes et ouvrières) à

¹² Frederick COOPER, « Conflits, réformes et décolonisation », dans Pierre SINGARAVELOU (dir.), *Les empires coloniaux. XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Le Seuil, Points, 2013, p.377-419.

son tour réprimé, notamment par la Légion étrangère et l'aviation qui mitraille les manifestations paysannes. Les districts où ont été proclamés les soviets subissent une occupation militaire, les villages « rouges » sont incendiés tandis que se multiplient les exécutions. On dénombre quelque 3000 paysans tués, 3000 à 4000 arrestations et près de 3000 condamnations.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, les guerres coloniales proprement dites cessent. Toutefois, de profonds changements interviennent qui conduisent rapidement à une remise en cause plus radicale encore du colonialisme. Le Japon a envahi et s'est emparé d'une large partie de la Chine et des principaux territoires du Sud-Est asiatique contrôlés par la France, la Grande-Bretagne, les Pays-Bas et les États-Unis, ce qui contraint par la suite la France et les Pays-Bas à recoloniser respectivement l'Indochine et l'Indonésie, entreprise qui s'avère vite impossible. La guerre a lourdement endetté les puissances coloniales tandis que la participation active des colonies à la victoire des Alliés devient cette fois l'un des facteurs de leur émancipation. La Grande-Bretagne, avec les États-Unis, a incarné le combat de la libération que ne peuvent manquer de reprendre à leur compte les peuples colonisés qui ont participé si activement à la résistance de leur métropole contre le nazisme. Certes, la Charte de l'Atlantique (1941) laisse subsister quelques ambiguïtés sur le droit des peuples colonisés à disposer d'eux-mêmes, certes le discours tenu par De Gaulle à Brazzaville (1944) ne concerne réellement que les colonies africaines (et pas l'Indochine), mais il paraît malgré tout acquis que la colonisation telle qu'elle s'est affirmée depuis le dernier tiers du XIX^e siècle n'est plus d'actualité.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, dans un contexte international profondément renouvelé, on observe une reprise des guerres coloniales, mais cette fois elles ont changé radicalement et définitivement de nature : il s'agit de mouvements insurrectionnels de grande ampleur, que l'on définit désormais comme des guerres de libération nationale (Vietnam à partir de 1946, Indonésie à partir de 1949, Algérie à partir de mai 1945 et surtout de l'automne 1954...). Les colonisateurs emploient désormais une autre stratégie, la tactique de la contre-insurrection : détention sans jugement des rebelles supposés, regroupement forcé des villages pour les isoler des sources d'approvisionnement, efforts pour gagner « les cœurs et les esprits » de la population. Néanmoins, certains de ces éléments faisaient partie depuis bien longtemps des guerres coloniales qui constituent en réalité des guerres souvent atypiques.

2. Les guerres coloniales : des guerres atypiques

La guerre coloniale : une « petite guerre » ?

Les guerres coloniales semblent longtemps ne pas entrer dans le cadre définitoire des polémologues. En 1975, Gaston Bouthoul dans son *Glossaire polémologique des termes de violence*, définit ainsi la guerre comme « un affrontement à grande échelle, organisé et

sanglant, de groupes politiques (souverains dans le cas de la guerre entre États, internes dans le cas de la guerre civile) »¹³. Or la plupart des colonies, à la fin du XIX^e siècle, ne sont pas considérées comme des États souverains, y compris par le droit international pour lequel la souveraineté est liée à un certain degré de « civilisation ». A la fin du XIX^e siècle, prenant acte de cette conception juridique, des théoriciens qualifient la guerre coloniale de « petite guerre », laquelle se décline en trois types déterminés en fonction du but poursuivi : conquête ou annexion, soumission ou « pacification », sanction ou correction pour cause de violation de territoire ou d'insulte. Cette typologie n'est qu'en partie pertinente, d'abord, parce que les Européens eurent aussi à combattre des troupes régulières, ensuite, parce que toutes les guerres coloniales ne furent pas des guerres de conquête, comme en témoignent les expéditions britanniques en Chine ou en Afghanistan. Néanmoins, la distinction entre la phase de la conquête et celle de la « pacification » permet de rendre compte d'un point essentiel : parce qu'elles visent non seulement à vaincre l'ennemi, mais à coloniser son territoire et à assujettir durablement sa population, les guerres coloniales sont constituées de moments successifs qui en allongent en réalité la durée. Alors qu'un conflit classique s'achève par une victoire ou par une défaite, une guerre coloniale a ceci de particulier que la plupart du temps sa fin est indéterminée, d'une part, parce que les conditions de paix ne sont généralement pas définies, d'autre part, en raison des résistances parfois fort longues opposées par les colonisés. Une autre particularité tient à l'identification de l'ennemi : dans la guerre coloniale il n'y a pas toujours de souverain, de gouvernement, de capitale..., si bien que la cible est souvent difficile à définir. Cela se traduit par une distinction fluctuante entre civils et combattants. Enfin, dans une guerre coloniale, la déclaration de guerre formelle est rare, mais l'agresseur peut envoyer un ultimatum comme la France contre Madagascar en octobre 1894 ou l'Italie contre l'empire ottoman en 1911, Giolitti donnant 24 heures au gouvernement pour accepter l'occupation militaire de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque.

D'autres contemporains ont réfléchi à la nature de ces conflits. En 1923, un ouvrage officiel français, le *Manuel à l'usage des troupes employées outre-mer*, expose les cinq critères qui définissent les guerres coloniales : l'éloignement de la métropole ; les rigueurs du climat et l'insalubrité du pays ; les difficultés inhérentes au sol, au manque de ressources locales et aux difficultés de communication ; l'infériorité de l'adversaire au point de vue de l'armement et de l'organisation ; l'emploi de troupes indigènes. Ces critères sont globalement recevables sur le plan descriptif, même si les peuples colonisés, en Afrique comme en Asie, disposaient de très nombreuses armes à feu et que leurs armées ne sauraient être réduites à des troupes d'hommes nus équipés de lances et d'arcs. Béhanzin, par exemple, se procura des armes et des munitions auprès de négociants allemands (1891-1892).

¹³ Cité par André CORVISIER & Hervé COUTEAU-BEGARIE, *La Guerre. Essais historiques*, Perrin, 2005.

À ces cinq critères, l'historien Vincent Joly propose d'ajouter trois autres traits marquants¹⁴. En premier lieu, la rareté des défaites des colonisateurs (Isandhlwana, Adua, ou Anual pour les Espagnols au Maroc en 1921), les guerres de décolonisation constituant un cas à part. Ensuite, la formidable disproportion entre les pertes européennes et celles de leurs adversaires (*cf.* Omdurman). Enfin, la nature très africaine des armées coloniales tant pendant la conquête que pendant la pacification (la prise de Ségou par Archinard en 1890 est ainsi réalisée par une colonne de 3600 hommes qui ne compte que 50 Européens). La multiplication des critères atteste de la difficulté à définir un type de conflit finalement assez atypique. Henri Wesseling, quant à lui, met en avant trois ensembles de critères qui permettent de s'approcher d'une définition plus satisfaisante : les buts, les moyens et la durée¹⁵.

Buts, moyens et durée

DES BUTS ABSOLUS

Trois buts principaux peuvent être mis en exergue. Ce qui détermine d'abord une guerre coloniale, ce sont ses buts. Dans les guerres ordinaires de l'histoire européenne, les buts en sont en général limités. Les conditions de paix incluent souvent des gains territoriaux, mais rarement l'ensemble d'un territoire. En revanche, dans les guerres coloniales, les buts sont absolus : les conquérants sont venus pour rester. Leur but est la sujétion totale et permanente de la population, ou, si l'on veut, l'établissement d'une paix durable. Ainsi, la guerre coloniale ne vise pas à détruire l'ennemi mais à organiser les peuples et les territoires conquis sous un gouvernement particulier, ce qui la distingue de la « guerre continentale ». Dans la mesure où elle vise à intégrer par la suite un territoire dans le bloc impérial, il est préférable de ne pas détruire ce dernier. La question n'est donc pas tant de battre l'ennemi de la façon la plus décisive que de le soumettre à moindre frais et de façon à garantir une pacification permanente.

Ensuite, la plupart des guerres coloniales se soldent par la victoire des conquérants, ce qui interroge la notion même de victoire. En effet, ces guerres ne s'achèvent que très rarement par un traité de paix en bonne et due forme : il s'agit plutôt de traités reconnaissant l'autorité de la puissance coloniale sur le territoire vaincu, et qui ouvrent la seconde phase de la conquête, celle de la pacification. Paradoxalement, ce ne sont pas les armées africaines ou asiatiques les mieux organisées qui posèrent des problèmes aux Occidentaux, mais les plus faibles, celles qui choisirent la tactique de la guérilla, comme à Madagascar ou en Indochine. Mais à Madagascar, la guérilla commence après que les conditions françaises ont été acceptées en 1895 ; à Sumatra, les Néerlandais déclarent que la guerre est gagnée, mais on peut en douter dans la mesure où Aceh ne fut jamais tout à fait contrôlée par eux...

¹⁴ Vincent JOLY, *Guerres d'Afrique : 130 ans de guerres coloniales : l'expérience française*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009.

¹⁵ H. WESSELING, 2013, *op.cit.*

Enfin, les guerres coloniales peuvent également être caractérisées comme des guerres visant à conquérir des peuples : la distinction entre combattants et civils, qui s'impose alors en Europe, est ici beaucoup plus floue. Il ne s'agit pas seulement de conquérir un pays mais également « des cœurs et des esprits ». Ce qui explique, en fin de compte, les deux grandes écoles au sein de la théorie militaire. La première, britannique, met l'accent sur l'intimidation avant tout (Callwell), tandis que l'autre, française, donne à la « conquête des âmes » un rôle majeur (Gallieni, Lyautey). Alors que la stratégie anglaise ressemble à une tactique de la terre brûlée, l'école française – bien qu'elle n'hésite pas à déployer la violence des armes – privilégie les aspects socio-économiques de la guerre. Afin d'emporter la victoire, l'armée coloniale doit restaurer les marchés, les écoles, etc., ce qui permet ainsi de répandre « en tache d'huile » la civilisation (c'est-à-dire l'autorité coloniale). Cependant, si les buts paraissent absolus, les moyens sont le plus souvent limités.

DES MOYENS PARADOXALEMENT LIMITES

Alors que depuis la Révolution française, la guerre est l'affaire d'une « nation en armes », la guerre coloniale ne concerne qu'une armée professionnelle. En revanche, pour l'adversaire, il n'y a pas vraiment de distinction entre l'armée et le peuple. Les Européens disposent évidemment d'une supériorité technique indéniable comme l'arme à chargement par la culasse, le fusil à répétition, ou encore la mitrailleuse Maxim brevetée en 1884 qui, arrivée en Afrique au cours des années 1890, joue un rôle très important lors de la bataille d'Omdurman (1898) au cours de laquelle les « Derviches » ont plus de 10 000 morts et 5000 prisonniers (68 morts seulement du côté britannique). Néanmoins, cette supériorité ne peut pas toujours s'exprimer. Ainsi, les canonnières sont rarement employées tandis que l'artillerie lourde reste difficilement transportable, tout comme la cavalerie. Pour autant, les guerres coloniales ont pu être l'occasion d'innovations comme l'introduction de l'automobile (échec à Madagascar, succès au Maroc) ou de l'aviation (Italiens en 1911 en Libye). Et il est vrai que les armées occidentales sont entraînées, disciplinées, formant un véritable ordre social et disposant d'une doctrine, de schémas tactiques, etc. Les Européens comptent néanmoins quelques faiblesses : ils connaissent moins bien le terrain, sont vulnérables face aux maladies tropicales jusqu'aux années 1900-1910 (« Ce sont les moustiques qui ont sauvé les Africains de l'Ouest, pas les intellectuels », aurait dit Joseph Chamberlain) et ne peuvent mobiliser qu'un nombre limité d'hommes. Les Anglais constituent une exception grâce à leur « réservoir » indien qui leur permet d'employer leurs troupes indiennes partout où ils le souhaitent, et cela aux dépens du Budget indien.

QUAND CESSE UNE GUERRE COLONIALE ?

Les guerres coloniales sont difficiles à périodiser et à situer dans le temps. Si à Madagascar une guerre eut officiellement lieu en 1895, s'achevant par un traité, c'est alors qu'en réalité commence la vraie conquête, la « pacification ». Officiellement, il y eut quatre guerres d'Aceh ; en fait, ce furent trente années de guerre. Ce sont les Européens

qui ont l'habitude de décrire la conquête militaire de l'Afrique ou de l'Asie comme une série de guerres (nécessité pour les journalistes, les hommes politiques, lecteurs de journaux...). Mais dans les empires d'outremer règne un état permanent de guerre comme le dit le secrétaire aux colonies britannique Joseph Chamberlain dans un discours au dîner annuel du Royal Colonial Institute en 1897 : « Dans les vastes possessions de la Reine, les portes de Janus ne sont jamais fermées ». Dans certains cas, comme en Indochine par exemple, la résistance à l'envahisseur français ne cessa jamais tout à fait, si bien que, d'une certaine manière, la guerre coloniale dure aussi longtemps que la colonisation elle-même. En dépit des justifications oiseuses dont ils se parent (la fameuse « mission civilisatrice »), les colonisateurs ne peuvent pas ignorer que leur tutelle suscite le plus souvent des formes variées de résistance. C'est la raison pour laquelle, très tôt, ils comprennent que la guerre coloniale est nécessairement une guerre totale.

Conceptions européennes de la guerre coloniale

Bugeaud est considéré comme le père de la guerre coloniale, il est celui à qui se réfèrent quelques décennies plus tard Faidherbe, Gallieni et Lyautey, mais également Callwell et J.B. Van Heutsz (1851-1924, gouverneur militaire d'Aceh). Il s'appuie sur son expérience face à la guérilla lors de l'occupation napoléonienne de l'Espagne pour mettre en œuvre une stratégie qui combine l'action militaire (colonnes mobiles qui remplacent les fortifications, avec un équipement léger, rafles rapides) et l'action politique (il divise pour régner et exacerbe ainsi les dissensions locales). Il rassemble ses conceptions dans un rapport resté célèbre : *De la stratégie, de la tactique, des retraites et du passage des défilés dans les montagnes des Kabyles* (s.d.), qui constitue un classique de la guerre coloniale française. Pour lui, il est vain d'espérer tenir un pays à partir d'établissements permanents si les populations n'ont pas été soumises entièrement. Dès lors, explique-t-il, « l'ennemi ne doit pas seulement être battu, il doit être battu entièrement ». Il recommande à ses subordonnés de « frapper [leurs ennemis] à travers leurs récoltes, leurs troupeaux, et leurs biens ». C'est le principe de la razzia que l'on retrouve partout et que Lamoricière a pratiqué avant Bugeaud. Mais pour pérenniser la « pacification », il est indispensable de s'assurer du soutien des populations soumises : la guerre coloniale est donc aussi une guerre psychologique, éminemment politique, ce qu'ont bien compris Théophile Pennequin, Joseph Gallieni, Hubert Lyautey – ses praticiens français de la fin du XIX^e siècle – et, au-delà, leurs nombreux disciples ayant officié dans toutes les colonies françaises.

La guerre coloniale « à la française », celle que théorise bientôt Lyautey (*Du rôle colonial de l'armée*, 1900) est donc une guerre totale qui exige une soumission appelée « pacification », laquelle revêt deux aspects majeurs : « l'action vive » et « l'action lente ». La première correspond à l'usage de la force et doit être autant que possible repoussée. Il faut donc exclure « autant que possible la *colonne* proprement dite et y substituer la méthode d'*occupation progressive*. [...] L'occupation militaire consiste moins en

opérations militaires qu'en une organisation qui marche »¹⁶. C'est l'action lente qu'il faut par conséquent privilégier. Lyautey s'inscrit dans le droit fil des *Instructions du 22 mai 1898* dans lesquelles Gallieni écrivait : « Il nous faut rappeler que dans les luttes coloniales nous ne devons détruire qu'à la dernière extrémité, et, dans ce cas encore, ne détruire que pour mieux bâtir. Toujours nous devons ménager le pays et les habitants, puisque celui-là est destiné à recevoir nos entreprises de colonisation future et que ceux-ci seront nos principaux agents et collaborateurs pour mener à bien nos entreprises. [...] *L'action politique est de beaucoup la plus importante*¹⁷. »

Ces conceptions sont mises en pratique à Madagascar en particulier, dont Lyautey a conquis la plus grande partie du Sud hostile par une « occupation pacifique », sans presque aucun combat. Pour lui, au fond, l'utilisation idéale des forces armées a toujours été d'empêcher les combats plutôt que de les provoquer. L'action lente constitue le meilleur procédé, elle vise à établir des postes permanents et à épurer progressivement le territoire.

La « pacification », comme la conquête proprement dite, peut s'appuyer sur les divisions (castes, ethnies, élites) du territoire convoité. Au Tonkin, Paul Bert confie régionalement cette tâche à des mandarins comme Nguyen Than dont la féroce campagne de 1887 vient à bout de la résistance au Quang Ngai et qui écrase en 1895 l'insurrection de Phan Dinh Phung. Ici, comme souvent, la colonisation est facilitée par son insertion dans des conflits socio-politiques préexistants au sein des populations conquises. De plus, cette façon de « pacifier » un territoire est en général rendue nécessaire par la faiblesse des effectifs militaires européens. Ainsi, au Tonkin en 1894, il n'y a plus que 5000 soldats et officiers européens pour 12 000 tirailleurs indigènes. Mais c'est au Maroc que Lyautey met le plus visiblement en pratique sa conception. Assez rapidement, il prend conscience que s'il faut certes éliminer les chefs les plus hostiles, il faut aussi attirer les populations. Ainsi écrit-il que le protectorat « se fera non pas par colonnes, ni par coup de force, mais par tache d'huile, par une progression faite pas à pas, en jouant alternativement de tous les éléments locaux, en utilisant les divisions et les rivalités entre elles et de leurs chefs ». À son arrivée, le pays est en pleine effervescence contre les Français mais aussi contre le sultan et le gouvernement. Il envoie Gouraud dans la région de Fez et Mangin dans celle de Marrakech, ce qui permet de rétablir l'ordre. Les Français s'allient alors aux grands caïds. Lyautey, âgé de 72 ans et malade, conduit encore les premières expéditions qui permettent de stopper l'offensive d'Abd-el-Krim. Ses successeurs, en particulier le général Huré, parachèvent son action lors la dernière phase de la pacification marocaine (1931-1934).

En dépit de ces conceptions bien affirmées, et des succès qu'elles semblent permettre, la guerre coloniale peut faire l'objet de controverses parmi les penseurs militaires. D'abord, parce que les chefs désignés apparaissent parfois comme des « têtes

¹⁶ Hubert LYAUTEY, *Du rôle colonial de l'armée*, Armand Colin, 1900, p. 5-6.

¹⁷ Cité par Lyautey, *Du rôle...*, p.16-17.

brûlées », à l'image de George Pomeroy-Colley, principal responsable du désastre anglais de Majuba Hill face aux milices boers (1881) lors de la première guerre du Transvaal, ou du lieutenant-colonel Archinard qui dirige l'invasion de la province du Macina où s'est réfugié le sultan Ahmadou (à la tête de l'empire toucouleur), ou encore de Joffre qui se porte sur Tombouctou (1894). La colonne sanglante de Voulet et Chanoine (1899) suscite aussi la consternation¹⁸. S'ils ne sont pas toujours contrôlables, ces chefs sont en outre fréquemment critiqués pour leurs piètres qualités. C'est le cas pendant la guerre des Boers : Redvers Buller, mais aussi Roberts et Kitchener sont accusés de rigidité, d'incompétence et d'ineptie. Kitchener, à Paarderberg, le 18 février 1900, attaque de front les positions des Boers, au prix de lourdes pertes (quatre fois plus que chez les Boers). Les Français n'ont pas réellement pris en compte les échecs du Soudan et du Tonkin lorsqu'ils se lancent à l'assaut de Madagascar, expédition dont le bilan – dû essentiellement aux maladies – est l'un des plus lourds de l'histoire coloniale française.

De façon générale, lors des expéditions coloniales, les officiers supérieurs se contentent de donner l'exemple de la bravoure, mais ne dirigent pas ; pendant le combat, ils se contentent de dispositifs sommaires, préférant les chocs frontaux à la manœuvre ; ils ne recherchent pas la combinaison judicieuse des trois armes, dont chacune s'emploie à agir selon sa destination sans trop se soucier des autres. Peu habitués aux revers, ils ne sont pas préparés à monter des contre-attaques, voire à rompre un combat dont l'issue est compromise et à organiser une retraite. Ainsi, pour nombre de stratèges, la guerre coloniale est un type mineur et secondaire de guerre, elle susciterait chez les cadres une confiance excessive en eux-mêmes, une forme de sclérose intellectuelle, et les amènerait à négliger les principes les plus élémentaires de l'art militaire. Autrement dit, elle ne prépare pas les chefs au commandement des troupes nombreuses exigées par la « grande guerre ». Le général Lewal, premier directeur de l'École supérieure de guerre, qui a servi dix ans en Algérie, proclame vers 1890 que l'armée française y a perdu « le respect des saines traditions, la régularité de la discipline, la pratique des grandes opérations, le goût du travail, le sentiment élevé du devoir et, en partie, la probité morale », ce qui explique par conséquent la défaite de 1870. Certains de ses successeurs vont plus loin, qui estiment que les guerres coloniales ont en quelque sorte asséché la réflexion stratégique, et, par la suite, s'avèrent incapables de préparer réellement la France ou la Grande-Bretagne aux défis de la guerre moderne qui clôt le XIX^e siècle. La critique peut paraître excessive. En France, si aucun des grands coloniaux ne fait preuve d'un indiscutable talent de tacticien ou de stratège, en revanche, ils s'illustrent dans les tâches d'organisation : Joffre dans la mobilisation et la réorientation des unités après les premières défaites, Lyautey dans la défense du Maroc en dépit de l'envoi en France de deux divisions, Gallieni dans l'organisation du camp retranché de Paris puis au ministère de la Guerre.

¹⁸ Bertrand Taithe, *The Killer Trail: A Colonial Scandal in the Heart of Africa*, Oxford, Oxford University Press, 2009.

Enfin, ces guerres ont longtemps été fortement consommatrices d'hommes, non pas tant à cause des combats qu'en raison des maladies. C'est le cas lors des opérations à Aceh, pendant la campagne du Tonkin où le taux de mortalité pour les troupes passe de 43‰ en 1884 à 96‰ l'année suivante, pour les Espagnols et les Américains pendant la guerre de Cuba. Au cours de la première moitié du XIX^e siècle, le taux de mortalité moyen des soldats britanniques aux Indes aurait été de l'ordre de 69‰, six fois plus élevé qu'en Grande-Bretagne pour les hommes du même âge. Lors de la guerre des Boers, sur 450 000 hommes engagés, 22 000 ont trouvé la mort, soit un taux de 49‰, dont 16 000 des suites de leurs blessures ou de maladie (la typhoïde aurait tué 8000 hommes). Cependant, au tournant du siècle, de réels progrès ont lieu, grâce notamment à l'usage préventif de la quinine, à une meilleure alimentation, à des efforts moindres demandés aux hommes (campagnes plus courtes), mais aussi à un suivi médical beaucoup plus rigoureux (bateaux-hôpitaux, service d'ambulance avec lits volants, distribution d'une trousse de secours pour chaque soldat). David Killingray souligne que nombre d'innovations médicales au XIX^e siècle sont liées à la nécessité de protéger la santé des Européens partis outre-mer, notamment les soldats européens.

Les guerres coloniales sont donc bien souvent paradoxales, controversées par les militaires eux-mêmes et traversées par une tension entre les objectifs proclamés et la modicité des moyens financiers et humains généralement mobilisés.

3. Guerres coloniales, situation coloniale et empires

Des guerres avec des moyens financiers et humains le plus souvent limités

La domination coloniale est avant tout fondée sur l'usage de la force, masquée parfois par la « mission civilisatrice » dont certains colonisateurs ont pu se prévaloir (« Coloniser, c'est fonder une nouvelle société *civilisée*. », Arthur Girault, *Principes de législation coloniale*, 1896). Si la guerre coloniale est aussi souvent une guerre victorieuse, source de prestige et de panache, elle n'en suscite pas moins des oppositions constantes au tournant du XIX^e siècle. En 1885, Clemenceau, rejetant l'argumentaire colonial de Ferry, ironisait : « C'est la première fois qu'on recommande à un peuple, comme un système, les expéditions guerrières continues ». Jaurès, en 1912, s'indignait de la « prise » du Maroc : « N'ajoutez pas, Messieurs, que c'est pour promouvoir la civilisation que vous mettez la main sur le Maroc par ce procédé de brutalité ». Quatre jours avant son assassinat, le même Jaurès disait que « pénétrer par la force, par les armes au Maroc, c'était ouvrir à l'Europe l'ère des ambitions, des convoitises et des conflits ».

Du côté français, l'engagement financier fut irrégulier. Certaines expéditions, comme celle du Tonkin ou celle de Madagascar, furent très coûteuses. Mais, souligne Vincent Joly, les conflits coloniaux, y compris en Algérie, ne furent jamais perçus comme vitaux par les Français. Jamais la métropole ne s'engagea véritablement dans une « guerre totale » outre-mer pour conquérir ou conserver ses possessions. La supériorité militaire écrasante semblait une garantie de succès à peu de frais, souvent grâce à des unités

spécifiques comme la Légion étrangère, qui participe à la guerre contre la Chine (attaque sur Formose en 1884-1885) et intervient au Tonkin contre les Pavillons-Noirs et les Chinois. En 1892, on la retrouve au Dahomey, puis, en 1895, à Madagascar. De même, en dépit de réels progrès, l'armée coloniale resta la moins bien fournie en équipements modernes. Pour le Portugal, petit pays « désorganisé et infortuné, la conquête de son troisième empire a probablement représenté une charge très supérieure, toutes proportions gardées entre populations et revenus nationaux, à la conquête de son empire par la France de la Troisième République »¹⁹. Le cas britannique est cependant distinct. L'armée britannique, à la différence de l'armée française, est une force de projection lointaine. En 1882, 81 bataillons sont stationnés au dehors et 60 seulement au Royaume-Uni. En 1885, plus de 110 000 hommes sont employés outre-mer. Tout cela a évidemment un coût important.

Reste que, dans la très grande majorité des cas, les guerres coloniales (conquête et pacification) sont menées à l'aide de troupes auxiliaires recrutées hors des métropoles, dont le coût est bien moindre que celui des armées régulières. On estime qu'un soldat de l'*Indian Army* coûte le quart de son équivalent britannique et qu'en 1900, le coût annuel d'un tirailleur sénégalais en Afrique occidentale est de 980 francs, celui d'un soldat de l'infanterie de marine plus du double. La défense des empires repose donc, dans la plupart des cas, sur un nombre limité d'Européens commandant des soldats recrutés localement. La crise économique des années 1930 accentue l'enjeu financier du maintien de l'ordre. Ainsi, en 1930, il n'y a pas de bataillon britannique au sud de Khartoum, et les colonies subsahariennes sont tenues par moins de 12 000 recrutés locaux. En Indochine, en dépit de la révolte vietnamienne de 1930, la France maintient un contingent européen réduit. Dans toutes les colonies, les Européens – y compris ceux qui se lancent tardivement dans la colonisation – recourent presque systématiquement à des soldats autochtones.

John Burke, combattants africains (Oeshawar) 1878

¹⁹ R. PELISSIER, *op.cit.*



Groupe de combattants auxiliaires de l'armée britannique au Peshawar (Afghanistan), de la tribu des Afridis. Recrutés dans le cadre du « grand jeu » opposant la Grande-Bretagne à la Russie dans la région, leur réputation guerrière, leur connaissance de la région et leur habileté à employer le long mousquet afghan ou Jezail en fait des forces d'appont indispensables dans la « seconde guerre afghane ». Photo de John Burke, 1878. Wikimedia commons.

Les « indigènes », auxiliaires de la conquête coloniale et bras armés de la pacification

Le recrutement des « indigènes » est à la fois un produit et un facteur de la conquête. Il faut le comprendre comme un des éléments de l'*Indirect Rule*. Leur position d'intermédiaires – au même titre que les interprètes – a des effets majeurs dans la mesure où leur incorporation joue « un rôle non négligeable dans la fabrication de l'adhésion à l'empire, en associant à la conquête des segments des sociétés locales qui devinrent des supports du projet colonial »²⁰. Ce recours aux troupes auxiliaires « indigènes » est presque toujours prolongé par la participation d'une partie des élites locales à l'administration coloniale. Comme le souligne Frederick Cooper, « les conquérants ont été contraints de parvenir à une sorte d'entente avec les élites dont l'arriération et le despotisme avaient pourtant été invoqués pour justifier la colonisation »²¹.

²⁰ Isabelle SURUN, « Appropriations territoriales et résistances autochtones », dans P. SINGARAVELOU, *op.cit.*, p.37-75.

²¹ *Art.cit.*

En France, la notion d'armée coloniale n'est introduite que vers 1900, même si des enrôlements d'indigènes existent avant cette date. En Algérie, les Français ont très rapidement intégré des soldats locaux dans leurs régiments de chasseurs spahis. Faidherbe crée le corps des tirailleurs sénégalais en 1857, puis est formé en 1884 le 1^{er} Régiment de tirailleurs sénégalais (RTS) qui compte plus de 17 000 hommes à la veille de la Grande Guerre. Au début force d'appoint, les tirailleurs sénégalais deviennent une force de conquête et de souveraineté coloniale, « des acteurs indispensables de l'expansion coloniale »²², qui participent par exemple aux corps expéditionnaires de Madagascar et du Maroc. En 1914, ils représenteraient à peu près 12 000 hommes sur les 82 000 du corps d'occupation du Maroc, aux côtés de 41 000 Européens et de 29 000 Maghrébins. À partir de 1900, l'armée coloniale voit le jour, elle dépend du ministère de la Guerre, mais elle n'englobe pas toutes les troupes coloniales comme l'armée d'Afrique (composée par les troupes d'Afrique du Nord) ou la Légion étrangère. Au sein de l'armée coloniale, les Français ne forment qu'une minorité, la majorité se composant de troupes indigènes comme les Canaques, les tirailleurs annamites [création du Régiment de Tirailleurs annamites – RTA – en 1879] ou sénégalais, etc. Jusqu'aux guerres d'Indochine et d'Algérie, la France fit un usage permanent des troupes coloniales, dans les guerres de conquête comme dans les phases dites de « pacification ».



Tirailleurs « sénégalais » à Saint-Ulrich (Haut-Rhin), 16 juin 1917. Photographie autochrome de Paul Castelnau (ministère de la Culture / RMN). Le recrutement de ces troupes s'effectue en fait dans toute l'Afrique de l'ouest française et non le seul Sénégal.

²² Julien FARGETTAS, *Les tirailleurs sénégalais. Les soldats noirs entre légendes et réalités 1939-1945*, Paris, Tallandier, 2012.

Pour la Grande-Bretagne, l'armée des Indes est d'abord une force militaire presque privée au service de la Compagnie des Indes, qui emploie notamment des soldats Ghurkas (Népalais) puis, à partir de 1861, au service de la Couronne (David Killingray la définit comme *an imperial fire brigade*²³). En 1894, les trois armées qui la composent (Bengale, Madras, Bombay) fusionnent et sont réorganisées en quatre corps d'armée. Les unités « indigènes » de cette armée participent très largement aux expéditions coloniales, en Chine (1839, 1856, 1869), en Afghanistan (1878), ou encore au Nyassaland (1893), au Soudan et en Ouganda (1896). En 1900, sans tenir compte de la *Royal Navy*, l'armée britannique compte 363 000 hommes : 99 000 Européens au Royaume-Uni, 75 000 Européens en Inde. Le reste, ce sont des troupes indigènes : 148 000 forment l'Armée des Indes, 41 000 viennent du reste de l'Empire.

En Afrique de l'Est, les Anglais emploient des *askaris*, nom donné aux soldats indigènes. Ils créent en outre les *King's African Rifles* (1902), majoritairement Soudanais – désignés comme Nubiens par les Britanniques – et viennent s'ajouter aux Bengalis, Gurkhas, Sikhs et Marathes. En Afrique de l'Ouest, ils recrutent également des hommes, préférablement parmi les « races guerrières »²⁴, selon les conceptions militaires teintées des catégories anthropologiques de l'époque, et réunis notamment au sein de la *West African Frontier Force* au Nigeria (1897), qui compte en 1901 plus de 6000 hommes, intégrant essentiellement des Yoruba, des Haoussa et des Nupe. Ces régiments africains sont beaucoup moins prestigieux que ceux de l'armée des Indes.

Le cas néerlandais est un peu particulier. En effet, en raison d'une population nationale peu nombreuse, l'armée néerlandaise recrutait depuis longtemps des mercenaires venus de toute l'Europe, notamment des Belges, des Allemands, des Français et des Suisses. Celle des Indes Orientales (*Dutch East Indian Army*) était composée d'un tiers d'Européens et de deux tiers de troupes indonésiennes, répartis en deux sous-groupes : les Ambonais, généralement chrétiens, considérés comme l'élite militaire ; et les Javanais, aux qualités militaires plus contestées. Les Moluques étaient considérés comme la variante indonésienne des « castes martiales », bien que, dans les faits, les Néerlandais aient massivement utilisé les « doux » Javanais.

Les autres puissances coloniales européennes s'appuient également sur les auxiliaires « indigènes » : à la fin des années 1880, on compte dans l'outre-mer portugais moins de 1200 Européens pour environ 10 000 soldats africains ; à Adoua, sur les 17 000 hommes de l'armée italienne, la moitié sont des Askari recrutés en Érythrée. L'Espagne, qui depuis la perte de Cuba et des Philippines en 1898 a cessé de constituer une puissance coloniale, ne se dote de forces spécifiques qu'en réponse aux difficultés qu'elle connaît aux environs de Melilla. Alors qu'elle faisait beaucoup appel aux conscrits,

²³ David KILLINGRAY & David OMISSI, *Guardians of Empire. The armed forces of the colonial powers c.1700-1964*, Manchester & New York, Manchester University Press, 1999.

²⁴ Vincent JOLY, « “Races guerrière” et masculinité en contexte colonial. Approche historiographique », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, n°33, 2011, p.139-156.

l'Espagne fonde en 1911 les *Fuerzas Regulares Indígenas* puis, en 1920, le *Tercio de Extranjeros* formé sur le modèle de la Légion étrangère française mais entraîné plus spécialement pour le combat en montagne dans le Rif marocain.

L'Afrique est restée assez longtemps une zone d'expansion marginale pour les intérêts économiques et stratégiques allemands. Néanmoins, l'Allemagne mène une trentaine de guerres entre 1880 et 1914 pour soumettre ses colonies africaines, sans compter les expéditions punitives, et fait également appel à des indigènes. En 1914, les effectifs militaires en Afrique allemande (Afrique Orientale, Sud-Ouest Africain, Cameroun, Togo) sont les suivants : 2411 Européens et 4050 Africains. Les *Schutztruppen* intègrent plus de 1500 Askari dont certains, en septembre 1917, après que leur formation commandée par Bockmann a été vaincue par les Anglais, passent au service de ces derniers. Pendant la Grande Guerre, le nombre des Askari au service des Allemands monte à plus de 14 000. Ces Askari ne sont pas seulement des auxiliaires armés, mais également, souligne Michelle Moyd, des vecteurs du colonialisme allemand (collecteurs de taxes, messagers, gardes...) ²⁵.

La question de la loyauté de ces troupes auxiliaires s'est posée de manière tragique avec la Grande Mutinerie des Cipayes en 1857 dans l'Inde britannique. Dans l'ensemble, pourtant, les mutineries de ce genre demeurent assez rares jusqu'à la Première Guerre mondiale. En Afrique, la plus grande révolte semble être celle de la Force Publique dans l'est du Congo belge à la fin des années 1890. Si les puissances coloniales finissent toutes par s'appuyer sur des auxiliaires dans les conquêtes coloniales, en revanche, la question de leur usage sur les théâtres d'opérations classiques, en Europe s'entend, est très vivement débattue, en particulier lors de la Grande Guerre.

Une violence spécifiquement coloniale ?

Les guerres furent le principal moyen d'obtenir des colonies et, dès l'origine, furent l'occasion de violences extrêmes. Qu'il s'agisse des colonnes de Bugeaud en Algérie ou de la répression de la Mutinerie de Cipayes, l'horreur est bien présente dès le milieu du XIX^e siècle. Au tournant du siècle, les expéditions coloniales sont toujours aussi violentes, plus encore si les conquis manifestent des résistances. Aucun pays colonisateur ne fait exception.

Les conquérants français ont pratiqué l'essorillement (oreilles coupées) ou la décapitation pendant la conquête de l'Algérie ou de Soudan. Dans ce dernier territoire, les officiers, y compris Gallieni, distribuent des « captifs » à leurs tirailleurs. En 1894, on peut en acheter dans tous les postes. L'abolition de l'esclavage, prétexte de la conquête, reste théorique par pénurie de moyens, mais aussi, rappelle J. Frémeaux, « par désir de se concilier les propriétaires issus des classes ou castes dirigeantes "indigènes" dont l'appui

²⁵ Michelle R. MOYD, *Violent intermediaries: African soldiers, conquest, and everyday colonialism in German East Africa*, Athens, Ohio, Ohio University Press, 2014.

est recherché comme un facteur essentiel de la “pacification”. »²⁶ Ainsi, au Soudan français, les « villages de liberté », destinées en théorie à accueillir les populations déracinées par la traite, fonctionnent bien souvent comme un réservoir de main-d’œuvre corvéable ». En Indochine, pendant la « pacification » entre 1886 et 1896, le delta du Fleuve Rouge est le théâtre d’innombrables exactions : levée de coolies pour l’armée, réquisitions de vivres et du bétail, saccage des *dinh* (maisons communes), incendie des villages, exécutions sommaires, « baïonnetades » (de Lanessan) ordonnées par le général Négrier. Les conséquences tragiques ne tardent pas : la fuite des paysans s’accompagne d’une baisse de la production, et bientôt d’épidémies et d’une famine. En Nouvelle-Calédonie, le nombre des Kanaks est passé de 25 000 environ en 1860 à quelque 15 000 en 1911. Les guerres coloniales n’épargnent pas les populations civiles, notamment les femmes, dont le rapt et le viol sont des pratiques communes. Après la prise d’un village, il est fréquent que l’on se partage les femmes, les officiers blancs choisissant les premiers. Archinard, lors de la chute du Nioro en 1891, en choisit cinq parmi les épouses d’Ahmadou, le souverain vaincu.

Du côté britannique, la violence extrême est de mise également. En 1897, lors de la pacification du Malakand dans l’actuel Pakistan, le chef de la colonne britannique, Bindon Wood, fait procéder à la destruction de tous les villages, abattre les maisons, combler les puits, démolir les tours, couper les arbres, brûler les récoltes et crever les réservoirs. L’année suivante, lors de la bataille d’Omdurman au Soudan, certains blessés sont achevés à la baïonnette, ce que les chefs britanniques excusent par le nombre et par le fait que des blessés pourraient se retourner contre les combattants.

En Indonésie, le bilan des guerres d’Aceh est terrible : 60 000 à 70 000 Indonésiens sont tués, tandis que 25 000 forçats indigènes incorporés dans l’armée néerlandaise meurent de maladie et d’épuisement. Il faut ajouter environ 500 000 blessés. Du côté des conquérants, il y eut environ 2000 soldats tués au combat, et cinq fois plus décédés des suites des maladies. Non loin, au Timor portugais, la répression de la révolte du Manufai (1911-1912) conduite par Filomeno da Câmara et réalisée à l’aide de tirailleurs mozambicains, réduit la population de trois cinquièmes.

Aux Philippines, MacArthur concentre les populations dans des zones dites « protégées » en dehors desquelles tout individu est considéré comme ennemi, tandis que le général Jacob Smith, à l’occasion de la dernière campagne dans l’île de Samar (1902), donne de sa propre initiative de véritables ordres d’extermination à ses subordonnés : « *Take no prisoners, make the interior of Samar a howling wilderness and regard every male over ten as a combatant* ». En 1906, le général Wood, ordonne, à propos de 600 « Moros » réfugiés dans le fond d’un cratère : « Tuez ou capturez les six cents ». Pendant un jour et

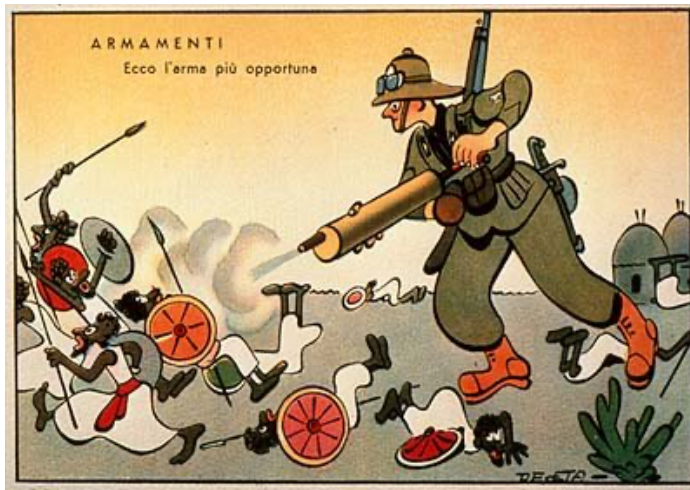
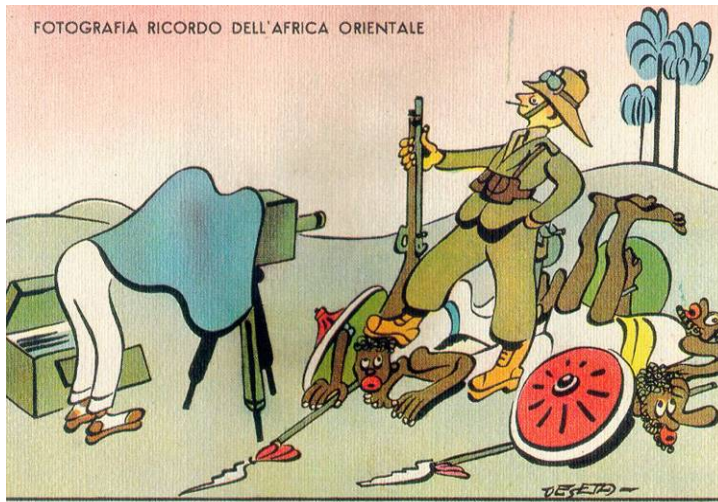
²⁶ Jacques FREMEAUX, *Les colonies dans la Grande Guerre. Combats et épreuves des peuples d’Outre-mer*, 14-18 Éditions, 2006.

de mi, les soldats américains tirent depuis les hauteurs. C'est le sinistre massacre de Bud Dajo²⁷.

Mais toutes ces exactions n'ont rien de nouveau ni ne sont propres à la colonisation comme en témoignent les horreurs de la guerre en Espagne (1808-1812) ou les atrocités commises par l'armée ottomane en Bulgarie (1876) ; le massacre de Bud Dajo s'inscrit dans la continuité de celui perpétré en 1890 par l'armée américaine contre les Indiens de la tribu Lakota Miniconjous (Wounded Knee). Elles ne se limitent pas non plus au seul monde occidental : la répression des émeutes de Séoul en 1919 par les troupes japonaises du général Terauchi est comparable à celle dont le général Dyer est responsable à Amritsar en Inde un mois après. Les mesures spécifiques contre les femmes ne sont pas propres aux expéditions coloniales comme en témoigne le vaste système de prostitution asiatique mis en place par l'État japonais en Chine – à partir des massacres de Nankin (1937), aux Philippines et en Corée (entre 50 000 et 100 000 « femmes de réconfort » ou plus exactement « esclaves sexuelles militaires »).

Néanmoins, les guerres coloniales sont parfois l'occasion de voir se déployer des pratiques nouvelles, et spécifiques, de violence. Ainsi les camps d'internement, dans leur forme moderne, créés à Cuba par le général Valeriano Weyler à l'occasion de la tentative de reprise en main par l'Espagne, sont repris par les Américains aux Philippines dans la province de Batangas, au sud-ouest de Luçon, avant d'être systématisés par les armées de Kitchener pendant la guerre des Boers à partir de 1901 pour interner les civils afrikaners. La justification officielle est de ne pas abandonner les familles privées de ressources par l'absence des hommes. En réalité, il s'agit de priver les combattants de tout soutien moral et matériel. En juillet 1901, on dénombre plus de 93 000 Blancs et près de 15 000 Noirs, détenus dans des camps séparés. Les Noirs sont de plus astreints à des travaux forcés. Au moins 20 000 Blancs meurent, presque uniquement des femmes et des enfants, et peut-être 12 000 Noirs. Le système du camp est repris par les Allemands dans le Sud-Ouest africain contre les Nama et les Herero ou encore par les Italiens lors de la conquête de Libye dès 1911 (4000 personnes dont des femmes et des enfants sont déportées aux îles Tremiti, 20% d'entre elles meurent dans les trois mois) et puis encore à partir de 1933 : on dénombre alors seize camps sur la côte de la Cyrénaïque dans lesquels est enfermé environ le tiers des habitants de la région. Entre 40 000 et 70 000 personnes n'en reviendront pas. Les camps, réalité massive sous différentes formes au XX^e siècle, naissent dans et par la guerre coloniale.

²⁷ Alfred W. McCoy, Francisco A. Scarano (ed.), *Colonial Crucible : Empire in the Making of the Modern American State*, Madison, University of Wisconsin Press, 2009, p. 405-406.



Trois cartes postales italiennes de 1935 lors de la guerre en Éthiopie, dessins d'Enrico de Seta (1908-2008).

« Souvenir photographique de l'Afrique orientale » / « Voilà l'arme la plus appropriée » / « Au marché – esclaves – payons le prix de l'une, et ensuite on partage »

Chasse, extermination par les gaz (pratique réelle des troupes fascistes en Éthiopie, symbolisée ici par le pulvérisateur d'insecticide typique de l'époque dans la plaine du Pô), exploitation sexuelle : sous le

couvert de l'humour, la violence extrême de la conquête coloniale menée par le régime fasciste se laisse voir sans filtre.

Ce qui peut également apparaître comme une relative nouveauté, c'est la volonté d'exterminer certains peuples colonisés. Une telle volonté exterminatrice s'était déjà manifestée aux États-Unis contre les Indiens, mais aussi en Argentine, lors de la Guerre du Désert, à partir de 1878. Dans le cas de la guerre contre les Herero, en Afrique du sud-ouest allemande, elle conduit à ce qui est généralement considéré comme le premier génocide du xx^e siècle. En effet, le général Lothar von Trotha, déclare une guerre totale qui passe par l'extermination des Herero : « A l'intérieur des frontières allemandes, tout Herero, avec ou sans fusil, avec ou sans bétail, sera abattu. Aucune femme, aucun enfant ne sera toléré : soit je les renverrai parmi leur peuple, soit je les ferai fusiller ». Von Trotha, qui assume haut et fort sa volonté exterminatrice (« J'extermine les tribus rebelles avec éclat dans la terreur et la cruauté, avec des rivières de sang et des rivières d'argent », écrit-il au gouverneur Leutwein le 5 novembre 1904), obtient le renvoi de ce dernier qui s'opposait à la destruction des Herero. Les Allemands repoussent donc les survivants dans le désert, empoisonnent les puits et enferment ceux qui se rendent dans des camps de concentration après les avoir marqués des lettres GH (*Gefangene Herero*). Sur les 80 000 Hereros dénombrés en 1904, il n'en reste plus que 20 000 en 1906 et 15 000 environ en 1911. Le conflit touche également les Nama (appelés Hottentot par les Allemands) qui s'insurgent eux aussi contre le colonisateur, et sont décimés. En novembre 1905, au moment de la capitulation et de la signature du traité de paix, il ne reste plus de la nation Nama que 1600 personnes, envoyées au demeurant vers des camps de concentration, en violation des clauses du traité. En 1912, cette communauté est réduite à 38 survivants. En 1918, les Britanniques publient un rapport sur les atrocités commises par les Allemands, rapport qui est utilisé lors de la conférence de la paix pour dénoncer l'inhumanité et l'incapacité morale de l'Allemagne à coloniser, justifiant ainsi la reprise des colonies par les vainqueurs sous forme de mandats.

Cette violence extrême est déjà perçue à l'époque : dès 1868, sir Charles Dilke (1843-1911) écrit ainsi que la « race anglo-saxonne » a non seulement détruit les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord mais qu'elle est alors en train de détruire les Maoris de Nouvelle-Zélande, dont le nombre est passé de 150 000 à 40 000 au cours du siècle. Plus récemment, les crimes coloniaux ont provoqué des débats intenses chez les historiens. Pour Isabel Hull²⁸, la violence coloniale extrême que déploie l'Allemagne dans le sud-ouest africain est l'un des éléments importants, dans le long terme, de sa culture militaire. Selon Jürgen Zimmerer, les guerres coloniales allemandes, notamment celle contre les Herero, préfigureraient la guerre d'extermination des juifs d'Europe du régime nazi 35 ans plus tard. Pour lui, les génocides coloniaux ne sont pas fondamentalement différents

²⁸ Isabel HULL, *Absolute Destruction: Military Culture and the Practices of War in Imperial Germany*, Ithaca, 2004.

des génocides nazis, ils présentent seulement « une forme moins bureaucratique et moins centralisée des massacres de masse. [...] La différence principale réside dans le rôle de l'État lequel était beaucoup moins centralisé et beaucoup moins bureaucratifié dans le contexte colonial. Il s'agit d'une différence de degré, pas de structure »²⁹. Une idée nuancée par d'autres historiens, comme Robert Gerwarth et Stephan Malinowski, qui réfutent l'idée de continuités violentes entre 1904 et 1941³⁰.

La violence qui s'exprime dans les guerres coloniales mais également dans la répression des mouvements sociaux³¹ est une violence d'État qui conduit parfois à des crimes de masse, des crimes de guerre, voire un terrorisme d'État qui peut s'articuler néanmoins avec des pratiques plus honorables pour les chefs et souverains (traitement d'Abd-el-Kader, de Béhanzin ou de la reine de Madagascar) et les populations (Lyautey et Gallieni et la « pénétration pacifique »). Elle happe aussi les troupes indigènes auxiliaires, dont les colonisateurs encouragent parfois les exactions. C'est ainsi que les tirailleurs sénégalais de l'armée française sont poussés à pratiquer la décapitation ; les Gurkhas sont réputés pour se couvrir le visage et les mains du sang des guerriers qu'ils ont tués au combat. Cette sorte de « tradition », qui perpétue au fond la domination coloniale en assignant chaque groupe racial à une série de comportements stéréotypés, est également perpétuée par les auxiliaires marocains au service des troupes franquistes pendant la guerre civile ou les fameux Goumiers pendant la campagne d'Italie (« *marocchinate* » lors de la bataille de Monte Cassino).

4. Comment les guerres coloniales affectent-elles les métropoles?

L'écho des guerres coloniales dans les métropoles

De façon générale, jusqu'aux années 1920, on a pu soutenir que les populations européennes ne sont que des « impérialistes distraits » (Bernard Porter³²), et ne manifestent donc qu'un intérêt limité pour les conquêtes coloniales, sauf lorsqu'elles présentent des risques de déstabilisation majeure (crise de Fachoda en 1898, crises marocaines de 1905 et 1911). Les violences coloniales ne rencontrent donc dans les métropoles qu'un écho ponctuel, d'autant que l'anticolonialisme demeure longtemps très marginal. En Angleterre, quelques voix s'élèvent pour protester contre les massacres perpétrés pendant la guerre des Boers, tout comme en Allemagne après l'extermination des Herero. En janvier 1906, Anatole France, lors du Meeting de protestation contre la

²⁹ Cité par Volker LANGBEHM and Mohammad SALAMA (ed.), *German Colonialism. Race, the Holocaust, and Postwar Germany*, New York, Columbia University Press, 2011

³⁰ Robert GERWARTH et Stephan MALINOWSKI, « L'antichambre de l'holocauste ? À propos du débat sur les violences coloniales et la guerre d'extermination nazie », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2008/3 n° 99, p.143-159.

³¹ Sur ce point, voir Martin THOMAS, *Violence and Colonial Order. Police, Workers and Protest in the European Colonial Empires, 1918-1940*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012.

³² *The absent-minded imperialists: empire, society, and culture in Britain*, Oxford University Press, 2004.

barbarie coloniale, s'indigne : « Voilà quatre siècles que les nations chrétiennes se disputent entre elles l'extermination des races rouge, jaune et noire. C'est ce qu'on appelle la civilisation moderne. » Quelques mois plus tard, Mark Twain, héraut de la Ligue anti-impérialiste, dénonce le massacre de Bud Dajo :

« Il y avait six cents ennemis – y compris les femmes et les enfants – et nous les avons carrément éliminés complètement, sans même laisser un bébé en vie pour pleurer sa mère décédée. *C'est là incomparablement la plus grande victoire jamais obtenue par les soldats chrétiens des États-Unis* ». [...] « nos assassins en uniforme n'avaient pas défendu l'honneur du drapeau américain mais ils avaient agi exactement comme ils le font aux Philippines depuis huit ans – à savoir qu'ils l'ont déshonoré. »³³

Pour autant, ces dénonciations, comme celles d'André Gide ou de Michel Leiris plus tard, demeurent isolées et ne modifient pas les politiques menées dans les colonies. En 1931, en France, plus de huit millions de visiteurs se rendent à l'Exposition coloniale. Moins que les exactions, c'est le coût des expéditions coloniales qui peut être dénoncé et constituer un motif de crise politique : les énormes dépenses engagées pour la conquête du Tonkin sont ainsi à l'origine de la chute de Jules Ferry en 1885. Enfin, les peuples européens sont plus sensibles à la geste héroïque des conquérants et des guerriers comme Stanley, Gordon, ou Brazza.

³³ « Dictée du 12 mars 1906 », dans *L'Autobiographie de Mark Twain. Une histoire américaine*, édition complète sous la direction d'Harriet Elinor Smith, Auch, Tristram, 2012, p.653.



Portrait de Savorgnan de Brazza par Henry Jones Thaddeus, 1886

Des figures comme Gallieni, Lyautey, Kitchener et tant d'autres incarnent le Blanc victorieux et les chansonniers rendent hommage aux vainqueurs des Kroumirs ou aux soldats de l'expédition de Madagascar (*Aux soldats de Madagascar*, H.Poulet, 1895) :

« Ils sont partis, là-bas nos volontaires [...]

On les a vus, soldats aux viriles audaces

Franchir les vastes mers et les brûlants espaces,

Par-delà l'équateur et les bords africains [...]

Et vous, peuples trompés, Hovas, nos ennemis,

Reconnaissez nos droits et soyez nos amis [...] »

En France, on peut même à l'occasion fêter un vaincu comme un héros, comme c'est le cas avec Marchand à son retour de Fachoda. A l'inverse, à quelques exceptions près, comme celle de Béhanzin, roi d'Abomey ([gravure en première page dans *La Gironde illustrée*, octobre 1895](#)), les chefs qui défient les colonisateurs, Abd-el-Kader, Samory,

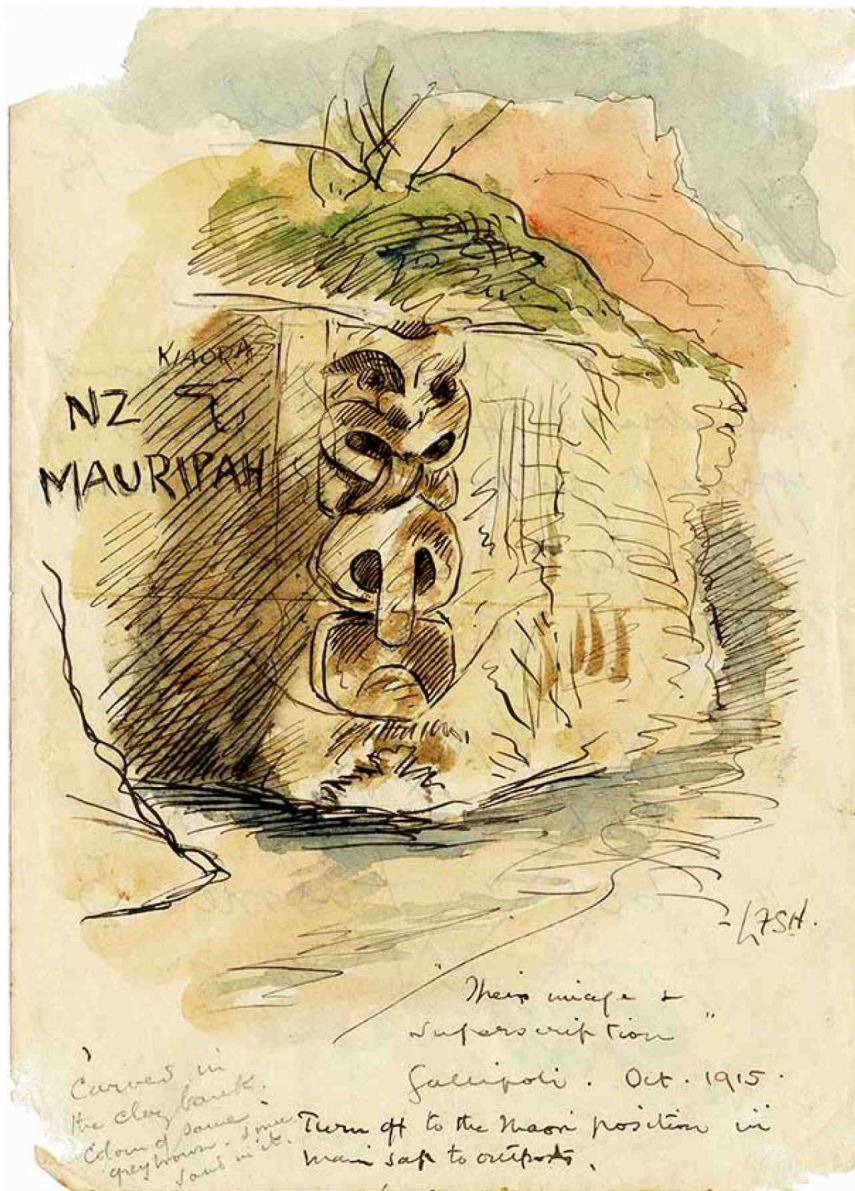
Abd-el-Krim, Ahmadou, Rabah et tant d'autres, sont absents de la production iconographique de l'époque.

Les campagnes coloniales peuvent être l'occasion de se féliciter du prestige acquis ou de l'expérience obtenue. En 1890, le maréchal britannique Wolseley oppose ainsi l'expérience des soldats anglais à celle des soldats allemands qui n'ont pas tiré un coup de feu depuis vingt ans. Et puis, la guerre coloniale a aussi ses « vertus » : les chefs y prennent conscience de l'importance des questions humaines logistiques. Les faibles moyens mis à leur disposition les poussent s'inquiéter de la conservation de leur armée et les détournent de l'inutile héroïsme. La guerre coloniale se caractérise par un parti-pris pour l'offensive, l'importance presque exclusive accordée à la volonté et aux facteurs moraux, ce que proclament les militaires (« Victoire égale volonté », pour reprendre le mot de Foch) comme certains civils que ces opérations fascinent. Ainsi le futuriste Marinetti, qui dès 1909 célébrait « la guerre, seule hygiène du monde », accueille-t-il la conquête de Tripoli en 1911 avec des hymnes délirants aux canons et aux mitrailleuses qui annoncent son engagement pour l'entrée en guerre de l'Italie en 1915. On sait aussi le retentissement des récits d'Ernest Psichari ou des romans d'aventure militaire et coloniale du « capitaine Danrit », pseudonyme d'Émile Driant. Autrement dit, ces guerres coloniales seraient un élément essentiel de la culture de guerre. Enfin, les nouvelles circulations qu'elles génèrent peuvent influencer indirectement – mais profondément – certains pays colonisateurs.

Des nouvelles circulations

En effet, dans un premier temps, les pays colonisateurs recourent aux soldats indigènes pour mener la conquête puis la pacification. Bientôt, ces troupes auxiliaires de plus en plus aguerries, progressivement intégrées à certaines armées, interviennent sur les champs de bataille européens, au service par conséquent des intérêts des métropoles. Bonaparte apporte un escadron de Mamelouks égyptiens qui combattent à Austerlitz tandis que des troupes coloniales sont utilisées pour combattre contre les Prussiens en 1870-1871. Mais l'arrivée massive des combattants coloniaux en Europe est avant tout liée à la Première Guerre mondiale. Pendant les années de guerre, par exemple, on rencontre à Ypres des tirailleurs sénégalais, des spahis d'Afrique du Nord, des bataillons de pionniers maoris, des corps de travailleurs d'Afrique du Sud, des troupes et des manœuvres vietnamiens, ainsi que des travailleurs chinois³⁴.

³⁴ Santanu DAS, *L'Inde dans la Grande Guerre. Les Cipayes sur le front de l'ouest*, Paris, Gallimard / Ministère de la Défense-DPMA, Missions du Centenaire de la Première Guerre mondiale, 2014.

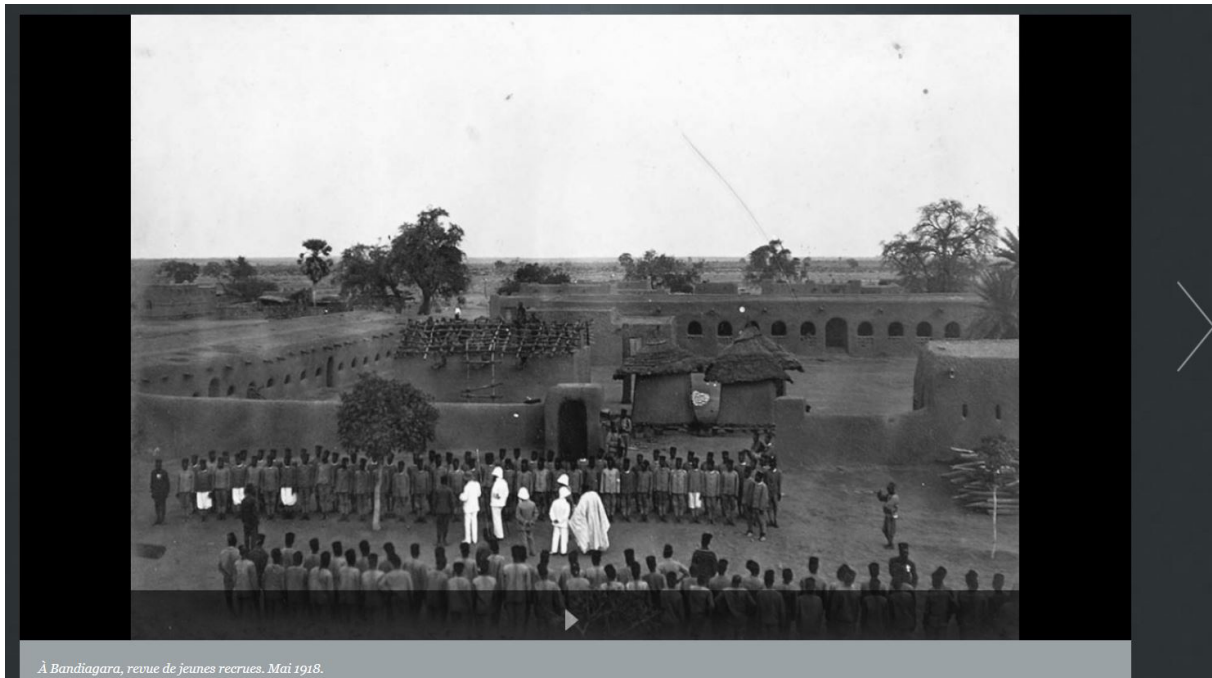


Déracinement et transposition de traditions culturelles : des soldats Maori du contingent néo-zélandais débarqué à Gallipoli en 1915 ont aménagé, dans leur portion de la position de North Beach (« Mauripah »), un « poupu », sculpture rituelle destinée à marquer l'espace et indiquer des frontières. Le dessin du major Leslie Hore montre que le fil télégraphique a été légèrement déplacé vers le bas afin de respecter l'intégrité de la sculpture.

<https://anzacportal.dva.gov.au/maori-soldiers-gallipoli>

L'engagement des soldats indigènes sur le front européen ne s'est pas fait sans débats. Pour la France, l'idée que les hommes de l'empire colonial puissent fournir des troupes est assez ancienne. En 1910, le général Mangin publie *La Force noire*, texte dans lequel il propose la création d'une véritable « armée noire » ; les thèses de Mangin suscitent plus de 4000 articles de presse en quelques mois, elles sont discutées au Parlement et débattues dans les administrations coloniale et militaire. Elles sont aussi à l'origine des premières étapes du recrutement plus intensif des troupes indigènes en Afrique de l'Ouest (instauration du service militaire pour les Africains en 1912). En 1912,

le général Pennequin se fait quant à lui le promoteur d'une « armée jaune », autrement dit d'un recrutement massif de soldats indochinois destinés à la défense de l'Indochine. Pendant la guerre, et surtout à partir de 1916, la pénurie d'hommes balaye les dernières réticences : le gouvernement français recrute dans des colonies des soldats et des travailleurs par dizaines de milliers. Au total, servent dans l'armée française plus de 600 000 hommes dont 170 000 Africains de l'Ouest, près de 300 000 Nord-Africains, 41 000 Malgaches, 48 000 Indochinois et 60 000 soldats provenant d'autres colonies. Mais seulement 134 000 Noirs et 158 000 Algériens musulmans rejoignent l'Europe pour y combattre, et les tirailleurs levés en 1918 ne connaissent quasiment pas le feu. La grande majorité sert au sein de bataillons d'étapes, en tant que manutentionnaires et manœuvres. En outre, plus de 220 000 hommes sont acheminés par le gouvernement depuis l'Afrique du Nord, l'Indochine, Madagascar et la Chine pour pallier la pénurie de main-d'œuvre dans les usines, les ateliers, sur les chantiers, sur les ports, etc³⁵.



À Bandiagara, revue de jeunes recrues. Mai 1918.

<https://centenaire.org/fr/tresors-darchives/fonds-publics/archives-nationales/archives/33-la-mission-diagne-et-le-recrutement>

Durant la Grande Guerre, le recrutement de troupes africaines suscite des incertitudes : en Afrique, où des pratiques brutales de recrutement forcé ont provoqué refus et révolte ainsi que l'inquiétude des administrateurs coloniaux ; en France, où la classe politique est divisée sur les méthodes à employer et l'ampleur des contingents à lever. En 1918, Georges Clemenceau utilise la figure emblématique de Blaise Diagne (1872-1934), premier député africain élu au Parlement, pour relancer la mobilisation. Il effectue une longue mission en Afrique de l'Ouest à partir de février 1918, mêlant promesses

³⁵ Laurent DORNEL, « Guerre mondiale (Première). Le rôle des colonies », *Encyclopaedia Universalis* [en ligne : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/guerre-mondiale-premiere-le-role-des-colonies/>], 2019.

égalitaristes (en termes de permissions notamment) et appui sur les notables locaux, pour parvenir à recruter près de 80 000 hommes supplémentaires. Cette campagne d'ampleur fait l'objet d'une considérable mise en scène, d'où émanent les photos officielles dont nous disposons.

Sa mission en Afrique, déployée avec de grands renforts de publicité de février lève 77 000 hommes, en utilisant la promesse de droits nouveaux après la guerre.

L'Empire britannique aurait fourni quelque trois millions de soldats aux forces armées anglaises. Le premier contingent est fourni par l'Inde (1,4 million), suivi par le Canada (640 000 hommes), l'Australie (417 000), la Nouvelle-Zélande (220 000), l'Afrique du Sud (136 000). Les *Cape Coloured* – contingent sud-africain de couleur – servent également dans l'armée et prennent part à des combats en Afrique de l'Est, en Palestine, en France. Plus de 65 000 Sud-Africains noirs sont engagés comme personnel auxiliaire non combattant. Les Britanniques recrutent par ailleurs environ 200 000 travailleurs employés comme manœuvres à proximité immédiate du front (travaux de terrassement, réparation des tranchées...), comme conducteurs ou au déchargement des munitions. Outre les 100 000 hommes composant le *Chinese Labor Corps* concentrés dans le Pas-de-Calais et la Somme, il y a le *Native Labour Corps* (Sud-Africains stationnés près d'Arques-la-Bataille), des Indiens, des Égyptiens, des hommes venus du Pacifique, de l'océan Indien et des Caraïbes.

Encadré : De toutes les colonies britanniques, françaises et allemandes de l'époque, l'Inde britannique (comprenant l'Inde, le Pakistan, le Bangladesh et la Birmanie) est celle qui contribue le plus à l'effort de guerre en termes d'hommes. En 1914, près de 240 000 hommes servent dans l'armée et environ 20 000 dans l'*Imperial Service Corps*. Entre août 1914 et décembre 1919, l'Inde recrute plus de 875 000 soldats et plus de 560 000 non-combattants pour les besoins de la guerre, soit un total de près d'1,5 million d'hommes. Sur ce nombre, plus d'un million servent outre-mer, dont plus de 620 000 en tant que soldats incorporés dans les corps d'infanterie, d'artillerie et de cavalerie, mais aussi dans les unités de sapeurs, mineurs et signaleurs, ou encore dans les unités de brancardiers, de transports et d'approvisionnement, dans le service médical indien, les services vétérinaires ou la remonte. Entre octobre 1914 et décembre 1915, environ 90 000 *sepoys* combattent dans les tranchées françaises et belges. Un certain nombre sont d'ailleurs capturés par les Allemands et rassemblés dans des camps de prisonniers où ils seront parfois mieux traités que les prisonniers européens, et, surtout, l'objet de la propagande allemande visant à encourager le djihad aux côtés de l'Empire ottoman contre les puissances de l'Entente. [Das, 2014]

À l'exceptionnalité française et au pragmatisme britannique, les États-Unis opposent une attitude hostile à toute incorporation de non Blancs dans leurs troupes. Les Scouts Philippiens, unité coloniale créée dans l'armée américaine en 1901, ne quittent pas leur île pendant la guerre. En revanche, l'état-major mobilise les soldats américains employés

dans les colonies, massivement dirigés vers le front français³⁶. Quant aux Noirs américains, ils sont certes massivement incorporés (environ 367 000 soldats) dans l'armée américaine, mais sur les 200 000 envoyés en Europe, une infime minorité combat (*Harlem Hellfighters*), et sous commandement français de surcroît. Les Américains ne sont cependant les seuls à mettre en place une véritable politique raciale ; les responsables militaires britanniques envoient ainsi les *British West Indian Regiments* (Noirs des Indes) en Égypte et non sur le front européen tandis que les Noirs canadiens, d'abord sous régime britannique puis français, servent comme bataillons de travail, loin du front.

La Première Guerre mondiale mobilise donc des millions de sujets impériaux, désormais massivement présents en Europe, sur les champs de bataille comme à l'arrière. Leur arrivée s'accompagne d'une acclimatation, dans les métropoles, des stéréotypes raciaux en usage dans les colonies et, très rapidement, à une racialisation des sociétés européennes qui se poursuit au lendemain de la guerre. En France, on assiste ainsi à une assignation raciale au travail, les ouvriers « exotiques » étant affectés à des emplois en fonction de leur appartenance raciale³⁷. Après le conflit, à côté de célébrations convenues des troupes impériales, le gouvernement fait tout pour dissuader le maintien des Noirs en métropole, à l'exception de ceux qui ont épousé une Française³⁸. L'Empire britannique, au lendemain de la guerre, connaît pour sa part des tensions raciales tant au Royaume-Uni (émeutes raciales à l'été 1919 à Liverpool et Cardiff) que dans les Antilles britanniques. À son tour, l'Allemagne est touchée par une intense propagande raciste entamée à l'occasion de l'appel français aux tirailleurs sénégalais : en recourant à ces derniers, la Grande-Bretagne et la France se mettent hors de la civilisation européenne. En effet, pour les Allemands – qui se posent alors en défenseurs de la « Civilisation » – les Noirs sont des animaux sauvages prédateurs. L'occupation de la Rhénanie exacerbe la racialisation car, pour les Allemands, le transfert quelques milliers de soldats noirs au cœur de l'Europe blanche constitue un outrage, « un crime contre l'Europe entière ». Ils se mobilisent donc massivement contre la « honte noire ». Une véritable campagne de haine raciale se développe en Allemagne, appuyée par les organisations féminines, opposées à la traite des femmes et en particulier aux bordels de campagne, et par une grande partie des organisations ouvrières. Bientôt, elle devient internationale, trouvant par exemple des relais en Angleterre grâce notamment à l'activisme du journaliste E.D. Morel (*The black men's burden*, 1920). Comme l'a bien montré Dick Van Galen Last, cette campagne, qui vise à déconsidérer la France auprès de ses alliés, cristallise le sentiment de revanche contre le Diktat en racialisant le sentiment de déclin qui traverse alors la société allemande. Elle marque la montée en puissance de la sexualité, de la race et de l'identité nationale qui sont désormais étroitement articulées.

³⁶ Robert GERWARTH & Erez MANELA (ed.), *Empires at War : 1911-1923*, Oxford, Oxford University Press, 2014.

³⁷ Laurent Dornel, « Les usages du racialisme. Le cas de la main-d'œuvre coloniale en France pendant la Première Guerre mondiale », *Genèses*, 20, sept. 1995, p. 48-72.

³⁸ Dick VAN GALEN LAST, *Des soldats noirs dans une guerre de Blancs (1914-1922). Une histoire mondiale*, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2015.

Entre les deux guerres, la présence coloniale s'accroît malgré tout en Europe. Le premier conflit a donné naissance à de nouveaux flux migratoires ou intensifié les anciens. En France, par exemple, l'immigration kabyle se développe (d'après une enquête de Louis Massignon, 120 000 Kabyles vivent en France en 1930, dont la moitié à Paris) tandis que de nombreux tirailleurs sénégalais ou nord-africains stationnent désormais dans des garnisons. Avec le décret du 19 juillet 1919 qui institue la conscription dans les colonies françaises de l'Afrique subsaharienne, puis la création en 1922 de l'Inspection des troupes coloniales, les troupes noires sont désormais intégrées dans le système militaire français. Les troupes indigènes qui représentaient à peu près 13% des effectifs en 1914 constituent 36% des soldats en 1930. Le 14 juillet 1939, les troupes coloniales participent au défilé, la célébration de l'Empire est alors associée à celle de la Révolution. Un journaliste de *Paris-Soir* évoque, à propos des tirailleurs sénégalais, les « noires cariatides de la force française ». Début septembre, Georges Mandel, ministre des colonies dans le gouvernement de Paul Reynaud, déclare qu'il veut faire venir des colonies 2 millions de soldats et 500 000 travailleurs. Mais la France est finalement relativement assez épargnée par les tensions raciales, contrairement à nombre de ses voisins, l'Espagne des années 1936-1939 constituant à cet égard un exemple d'usage racialisé des coloniaux encore largement méconnu.

Au cours de la guerre civile, les franquistes ont utilisé environ 75 000 Marocains afin d'effrayer et d'humilier les « rouges ». Cette troupe, constituée selon le modèle français et qui a servi préalablement pendant la guerre du Rif, réactive l'antique figure effrayante du Maure. Elle se livre à de nombreuses exactions (viols, mutilations, éviscération, décapitations, pillages...). Pour Maria Rosa Madariaga, cette violence serait à relier à la violence coloniale qui s'était abattue sur le Maroc pendant la conquête, mais aussi pendant la guerre du Rif³⁹. S'en prendre aux Républicains espagnols, c'était en somme se venger de tous les Espagnols qui avaient soumis le nord du Maroc. Néanmoins, précise-t-elle, elle n'est pas propre aux Marocains puisqu'on la retrouve chez les Légionnaires, de quelque nationalité qu'ils soient. Une partie de ces Marocains reste en Espagne après la Guerre civile notamment au sein de la « Garde Maure » (« *Guarda Mora* ») que Franco affectionnait tant.

La Seconde Guerre mondiale intensifie le recours aux coloniaux

À l'occasion du Second conflit mondial, les troupes africaines sont utilisées bien plus intensément que lors du Premier. Jusqu'à présent, les Britanniques avaient tenté d'éviter d'utiliser des troupes africaines outre-mer, en Europe surtout. De fait, les militaires britanniques n'avaient que mépris pour la politique française qui consistait à stationner de façon permanente des troupes africaines en Europe. En dépit de ces réserves à employer de telles troupes outre-mer, le pragmatisme les fit changer d'avis. Finalement, environ 400 000 Africains sont recrutés par les Britanniques. En Birmanie et en Inde,

³⁹ María Rosa DE MADARIAGA, *Los moros que trajo Franco*, Madrid, Alianza Editorial, 2015 (3^e édition).

l'Empire britannique et le Commonwealth participent activement à la défaite du Japon. Londres, cœur de l'Empire, doit coordonner l'effort de guerre d'une soixantaine de territoires. Fin 1941, la Huitième Armée est britannique pour un quart, les trois autres quarts venant de l'Empire. Les Dominions sont évidemment présents, mais les soldats viennent aussi des pays suivants : Basutoland, Bechuanaland, Ceylan, Chypre, Sierra Leone, Gambie, Gold Coast, Kenya, Maurice, Nigeria, Palestine, Seychelles, Swaziland, Tanganyika, Ouganda. À l'été 1945, 58% des hommes sous les ordres de Mountbatten sont Indiens et 25% Africains. Et ce sont des divisions anglo-indiennes qui reçoivent la reddition japonaise dans les Indes néerlandaises et en Indochine.

Du côté français, au moment de l'armistice, il y a environ 80 000 soldats coloniaux sur le front, dont une seule unité d'Indochinois (le 52^e Bataillon de Mitrailleurs Indochinois, soit moins de 400 hommes). Pour la seule période de septembre 1939 à juin 1940, près de 200 000 Africains sous appelés sous les drapeaux, et près de 40 000 sont envoyés en métropole. Entre 1939 et 1945, les soldats noirs combattent en France, mais également en Italie, en Afrique du Nord et en Afrique de l'Est. Ils forment l'une des bases des armées de la Libération et débarquent en Provence en août 1944. En juin 1940, on dénombre 15 000 tirailleurs indochinois, dont un gros tiers finit bientôt dans des camps de prisonniers de guerre, d'abord en Allemagne, puis en France dans des *Frontstalags*. Quelques centaines se battent du côté des FFI en Syrie, à Bir Hakeim, en Tunisie ou encore en Italie.

La Seconde Guerre est aussi l'occasion d'un nouvel appel à la main-d'œuvre coloniale. En plus des 9000 Indochinois enrôlés comme tirailleurs dans l'armée française, plus de 20 000 Vietnamiens sont ainsi réquisitionnés de gré ou de force et acheminés en France comme « Ouvriers non spécialisés ». Si certains sont rapatriés après l'armistice, en revanche plus de 14 000 sont contraints de rester en France au service de Vichy, des Allemands ou d'entreprises privées françaises, formant une main-d'œuvre militarisée, logée dans des camps, mal nourrie et surexploitée (leurs salaires ne représentent même pas un dixième du salaire moyen d'un ouvrier français de l'époque), atteinte fréquemment par la tuberculose pulmonaire ou osseuse. C'est grâce à eux que la riziculture a été créée de toutes pièces en Camargue. On retrouve les entreprises qui avaient déjà employé des coloniaux en 14-18 : Péchiney à Salin-de-Giraud, Kuhlmann à Oissel, la Poudrerie nationale de Bergerac... Sont également recrutés 14 000 Marocains, 6000 Algériens et 4000 Malgaches, mais ces derniers, en raison d'une épidémie survenue à Tananarive, ne peuvent pas être envoyés en France.

Mais cette fois, la démobilisation s'avère bien plus problématique. Les auxiliaires « indigènes » sont bien souvent déçus et moins loyaux d'autant que la France libre s'efforce parfois d'effacer la participation des soldats noirs à la victoire : à l'automne 1944, plus de 15 000 tirailleurs sénégalais sont retirés du front de la Première Armée française dans la région de Belfort et transférés dans le Sud de la France. Ni véritable

relève, ni tout à fait hivernage, il s'agit, pour reprendre les termes de l'époque, d'une opération de « blanchiment »⁴⁰. Les tensions se font de plus en plus vives, et se manifestent par des incidents parfois très graves : en janvier 1941, à Alger, 800 tirailleurs du 5^e RTA et de spahis se mutinent ; en décembre 1944, ce sont les « événements » de Thiaroye. L'armée française ouvre le feu contre des tirailleurs sénégalais qui réclament le paiement de leurs arriérés de solde, faisant entre 35 et 70 morts⁴¹.

La Seconde Guerre mondiale constitue un indéniable tournant. Les colonisés sont de plus en plus nombreux à demander le départ des Européens, et s'en prennent aussi bien aux symboles du pouvoir colonial qu'aux civils européens. En janvier 1944, pendant trois semaines, a lieu à Fès une insurrection réprimée notamment par les tirailleurs sénégalais (40 tués), à nouveau mobilisés à Casablanca en avril 1947 et en décembre 1952. En mai 1945, c'est au tour de l'Algérie de s'embraser lors des émeutes de Sétif et de Guelma, dont la répression est menée avec l'aide de tirailleurs sénégalais : du côté européen, on relève 102 morts dont 14 militaires ; du côté algérien, entre 5000 et 20 000 tués selon des estimations françaises, plus de 40 000 selon les nationalistes algériens. Les guerres coloniales, ici sous la forme d'opérations de police, masquent en réalité des guerres de libération nationale. Bientôt, avec l'affirmation des luttes nationalistes, ces auxiliaires basculent : au Maroc, les anciens tirailleurs et goumiers ayant participé aux combats de la Seconde Guerre mondiale et à ceux d'Indochine portent désormais le nationalisme. Pour autant, la participation aux combats au service de la métropole, dans le cas britannique n'a pas nécessairement provoqué une conversion rapide et massive au nationalisme.

Conclusion

Les guerres coloniales sont à la fin du XIX^e et au début du XX^e une forme extrêmement répandue de conflictualité, d'autant que les États européens ont cessé globalement – et provisoirement – de se combattre. « Guerres sans batailles »⁴² bien souvent, combinant l'usage de la force avec des buts politiques, elles ressemblent avant tout à des opérations de police, de guérilla avant de revêtir une nature plus nettement contre-insurrectionnelle. Elles ne sont pas une spécificité européenne comme le rappellent les guerres menées par les États-Unis aux Philippines ou par le Japon en Corée. Leur violence n'est pas non plus spécifique, non plus que leur étayage racial (les guerres hitlériennes sont menées au nom d'un racisme hautement assumé et ne sont pas coloniales).

Elles sont l'objet d'appréciations ambivalentes, jusqu'à nos jours. Source de prestige, notamment dans le cas de la France pour qui elles sont le moyen d'effacer la

⁴⁰ J.FARGETTAS, *op.cit.*

⁴¹ Le massacre de Thiaroye demeure l'objet d'une vive controverse historiographique. Outre l'ouvrage cité de J.Fargettas, voir Martin Mourre, *Thiaroye 1944 : histoire et mémoire d'un massacre colonial*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2017 et Armelle Mabon, *Prisonniers de guerre « indigènes » : visages oubliés de la France occupée*, Paris, La Découverte, 2019.

⁴² Ch. FOURNIAU, *art.cit.*

traumatisante défaite de Sedan, elles permettent aussi d'arrimer aux métropoles de vastes territoires censés leur fournir des avantages économiques, stratégiques et même démographiques. En ce sens, elles constituent un élément important de l'imaginaire de la guerre qui semble s'élaborer au tournant du siècle. Cependant, avatars de la « petite guerre », elles sont aussi coûteuses, ne font guère avancer la réflexion stratégique ni n'encouragent l'innovation technique ; asymétriques, ne distinguant pas les combattants des populations civiles, elles conduisent à des massacres de masse qui annoncent les entreprises génocidaires à venir.

Elles s'inscrivent enfin dans une temporalité bien plus longue, qui dépasse les paroxysmes guerriers des deux guerres mondiales ou de la grande phase d'essor impérialiste des années 1880-1914. Il convient alors d'interroger les continuités ou les ruptures qui font s'articuler les violences de quatre séquences complémentaires, sur deux siècles : celles de la conquête ; celles de la domination coloniale assumée et installée ; celles des guerres d'indépendance et des combats pour l'émancipation ; celles, enfin, des affrontements politiques ou des guerres civiles marquant beaucoup d'États qui en sont issus.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages généraux sur la guerre

BELLAMY, Alex J., *War. Critical Concepts in Political Science*, London & New York, Routledge, vol 1 : *The nature of war*, 2009.

DIEHL, Paul F. (ed.), *War*, 6 vol., London, Sage Library of International Relations, 2005. En particulier, le volume 1 : *Concepts, Measurement, and Patterns in the Study of War*.

Sur les guerres coloniales en général

DE MOOR, J.-A., & WESSELING H.L., *Imperialism and War. Essay on colonial wars in Asia and Africa*, Leiden, Brill, 1989. Voir notamment les contributions de Jean-Louis Miège sur la conquête du Maroc et de Charles Fourniau sur celle de l'Indochine.

FREMEAUX Jacques, *De quoi fut fait l'empire. Les guerres coloniales au XIX^e siècle*, Paris, CNRS éditions, Biblis, 2014.

PORCH, Douglas, *La guerre des empires britannique, français, ottoman et russe*, Paris, Autrement, coll. Atlas des guerres, 2002. Traduit de l'anglais *Wars of Empire*.

WESSELING, Henri, *Colonialisme, impérialisme, décolonisation. Contributions à l'histoire de l'expansion européenne*, Paris, L'Harmattan, 2013.

WESSELING, Henri, *Les empires coloniaux européens 1815-1919*, Paris, Gallimard, Folio, 2009.

Cas particuliers

BLANCHARD Pascal, LEMAIRE Sandrine & BANCEL Nicolas, *Culture coloniale en France. De la Révolution française à nos jours*, Paris, CNRS Editions, 2008.

BROCHEUX, Pierre et HEMERY Daniel, *Indochine : la colonisation ambiguë, 1858-1954*, La Découverte, 2001.

D'ANDURAIN, Julie (dir), « Les Empires dans la Grande Guerre », *Outre-Mers. Revue d'histoire*, T. 104, No 390-391 (2016). Propose une mise véritable mise au point tant sur le plan de la réflexion que de la bibliographie.

DAS, Santanu, *L'Inde dans la Grande Guerre. Les Cipayes sur le front de l'ouest*, Paris, Gallimard / Ministère de la Défense-DPMA, Missions du Centenaire de la Première Guerre mondiale, 2014. Recueil d'illustrations.

DAUM Pierre, *Immigrés de force. Les travailleurs indochinois en France (1939-1952)*, Arles, Editions Solin, Actes Sud, 2009.

FARGETTAS, Julien, *Les tirailleurs sénégalais. Les soldats noirs entre légendes et réalités 1939-1945*, Paris, Tallandier, 2012.

FERRER (Ada), *La guerre d'indépendance cubaine. Insurrection et émancipation à Cuba de 1868 à 1898*, Bécherel, Les Perséides, 2010 (1^{ère} édition en anglais : 1999).

FREMEAUX, Jacques, *Les colonies dans la Grande Guerre. Combats et épreuves des peuples d'Outre-mer*, 14-18 Éditions, 2006.

GERWARTH Robert & MANELA Erez (ed.), *Empires at war: 1911-1923*, Oxford, Oxford University press, 2014.

GOTTMANN, Jean, « Bugeaud, Gallieni, Lyautey : développement de la guerre coloniale française », dans Edward Mead EARLE, *Les Maîtres de la stratégie*, Paris, Berger-Levrault, 1980 [1943], t.1 *De la Renaissance à la fin du XIX^e siècle*. Préface de Raymond Aron.

HULL, Isabel, *Absolute Destruction: Military Culture and the Practices of War in Imperial Germany*, Ithaca, Cornell University Press, 2004.

JACKSON, Ashley (ed.), *The British Empire and the First World War*, New York, Routledge, 2016.

JACKSON, Ashley (ed.), *The British Empire and the Second World War*, New York, Hambledon Continuum, 2006.

JOLY, Vincent, *Guerres d'Afrique : 130 ans de guerres coloniales : l'expérience française*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009.

KILLINGRAY David & OMISSI David, *Guardians of Empire. The armed forces of the colonial powers c.1700-1964*, Manchester & New York, Manchester University Press, 1999. Chapitres sur notamment sur le recrutement des soldats indonésiens dans l'Armée coloniale néerlandaise, les *Schutztruppen*, les *King's African Rifles*.

LANGBEHM, Volker & SALAMA Mohammad (ed.), *German Colonialism. Race, the Holocaust, and Postwar Germany*, New York, Columbia University Press, 2011.

LIAUZU, Claude & Josette, *Quand on chantait les colonies. Colonisation et culture populaire de 1830 à nos jours*, Paris, Editions Syllepse, 2002.

MARGOLIN, Jean-Louis, *L'Armée de l'empereur : violences et crimes du Japon en guerre, 1937-1945*, Paris, A. Colin, 2007.

MEYER Jean, TARRADE Jean, REY-GOLDZEIGUER Annie, THOBIE Jacques, *Histoire de la France coloniale*, T.1, Des origines à 1914, Paris, A.Colin, 1992.

- MICHEL, Marc, *Les Africains et la Grande Guerre l'appel à l'Afrique, 1914-1918*, Paris, Karthala, 2003.
- MOYD Michelle R., *Violent intermediaries: African soldiers, conquest, and everyday colonialism in German East Africa*, Athens, Ohio, Ohio University Press, 2014.
- MYERS Ramon H. & PEATTIE Mark R., *The Japanese Colonial Empire, 1895-1945*, Princeton, Princeton University Press, 1984.
- PELISSIER, René, *Les campagnes coloniales du Portugal, 1844-1941*, Paris, Flammarion, 2004.
- PORCH, David, *La Légion étrangère, 1831-1962*, Fayard, 1994.
- RIVES Maurice et DEROO Eric, *Les Linh Tâp : histoire des militaires indochinois au service de la France (1859-1960)*, Paris, Charles Lavauzelle, 1999.
- ROCHAT, Giorgio, *Les guerres italiennes en Libye et en Ethiopie : études militaires 1921-1939*, Paris, Service Historique de l'Armée de l'Air, 1991.
- STORM Eric & AL TUMA Ali, *Colonial soldiers in Europe, 1914-1945. « Aliens in Uniform » in Wartime Societies*, New York, Routledge, 2016.
- THOBIE (Jacques), MEYNIER (Gilbert), COQUERY-VIDROVITCH (Catherine), AGERON (Charles.-Robert), *Histoire de la France coloniale, T.2, 1914-1990*, Paris, A. Colin, 1990.
- VAN GALEN LAST, Dick, *Des soldats noirs dans une guerre de Blancs (1914-1922). Une histoire mondiale*, édité par Ralf Futselaar. Avant-propos de Pieter Lagrou et Marc Michel, traduction de Paul-Louis van Berg, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2015.